Zeitschrift: Revue de linguistique romane
Herausgeber: Société de Linguistique Romane
Band: 76 (2012)
Heft: 303-304

Rubrik: Mises en relief

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 01.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

MISES EN RELIEF

Le 'français belge' et le *Dictionnaire des belgicismes*[1]

« Le 'français belge' n'existe pas... ». Telle est la formule-choc qu'avait utilisée Michel Francard pour illustrer la complexité de la situation linguistique en Belgique francophone lors d'un colloque sur le français et ses variétés nationales qui s'était tenu à Québec en 1998[2]. Le français est parlé en Belgique sur le territoire de la Wallonie, où il a des racines très anciennes, et à Bruxelles, îlot francophone en terre flamande où le français est une langue d'importation récente « pratiquée par des populations tantôt de souche flamande, tantôt d'origine wallonne » [*ib.*, 15]. La situation se complique du fait qu'il n'existe pas de démarcation entre la France et la Belgique sur le plan géolinguistique. La romanisation de la Gaule, qui a largement débordé les limites de celle-ci, est à l'origine d'une frontière linguistique, mais plus au nord, entre le flamand et le français, dont le tracé actuel a été influencé par divers autres facteurs, en premier lieu l'invasion germanique au Ve siècle. La Belgique wallonne est, en définitive, le prolongement du domaine d'oïl.

Comment alors définir le français belge, puisque la région de Bruxelles et la Wallonie parlent des français sensiblement différents et que le domaine

---

1 Le *Dictionnaire des belgicismes* (Michel Francard, Geneviève Geron, Régine Wilmet et Aude Wirth, Bruxelles, De Boeck Duculot, 2010, 400 p.) a déjà fait l'objet ici (74, 520-22) d'un compte rendu très éclairant ; la présente mise en relief accentue les interrogations liées à la nomenclature et au statut du français belge au sein de la Francophonie.

2 Michel Francard, « La légitimité linguistique passe-t-elle par la reconnaissance du statut de variété 'nationale' ? Le cas de la Communauté française Wallonie-Bruxelles », dans *Revue québécoise de linguistique*, vol. 26, n° 2, 1998, pp. 13-23.

wallon constitue le prolongement naturel d'usages de la Picardie, de la Lorraine et de la Champagne ? André Goosse, qui s'est penché à diverses reprises sur la notion de « belgicisme »[3], écrivait en 1994 : « Les divergences sont plus nombreuses si je compare le parler de Liège et le parler de Paris, que si je compare Tournai et Lille, Mons et Valenciennes, Namur et Givet, Bouillon et Sedan, etc. Autrement dit encore, bien des faits énumérés dans les listes de belgicismes ne s'arrêtent pas à la frontière et concernent une partie plus ou moins grande de la France voisine »[4]. Cette constatation se vérifie pour toute une série de mots qu'enregistre le *Dictionnaire des belgicismes* (*aubette*, *berloquer*, *carbon(n)ades*, *nonante*, etc.). Il faut ajouter que le français s'est superposé en Wallonie à des dialectes régionaux qui l'ont influencé, de sorte que le lexique français « prend des allures différentes de région en région » (*Introduction* [11]). Pour assurer la cohérence de leurs relevés, les lexicographes belges doivent donc résoudre des problèmes qui ne se présentent pour ainsi dire pas dans le cas des français d'Amérique et qui se posent, nous paraît-il, avec moins d'acuité en Suisse romande.

Le *Dictionnaire des belgicismes*, réalisé par Michel Francard et ses collaboratrices du groupe VALIBEL, s'inscrit dans la lignée des répertoires lexicographiques belges d'orientation descriptive qui ont vu le jour depuis la fin des années 1980. Comme on le verra plus loin, il constitue en même temps une rupture avec ces ouvrages sur le plan de la méthode. En 1987, François Massion publiait son *Dictionnaire de belgicismes*, fruit d'une recherche universitaire sérieuse, qui demeure encore aujourd'hui une référence pour ses citations tirées de sources orales et écrites, ses observations sur l'usage et ses développements étymologiques. En 1994, les membres belges du Conseil international de la langue française (Willy Bal, Albert Doppagne, André Goosse, Joseph Hanse, Michèle Lenoble-Pinson, Jacques Pohl et Léon Warnant) signaient une liste de belgicismes « jugés remarquables, soit en eux-mêmes, soit par leur signification, leur construction, les locutions où ils entrent, etc. » (*Belgicismes. Inventaire des particularités lexicales du français en Belgique*). En dépit de la brièveté des articles, ce recueil fournissait des exemples, forgés par les auteurs, visant à préciser les définitions, et des renseignements utiles sur la répartition géographique des emplois. Sous un titre plus ambitieux (*Dictionnaire du français de Belgique*, 1999), Christian Delcourt donnait accès

---

3 Notamment dans son article « Qu'est-ce qu'un belgicisme ? », dans *Bulletin de l'Académie royale de langue et de littérature françaises*, t. 55, n°s 3-4, Bruxelles, 1977, pp. 345-367.

4 André Goosse, « Réflexions sur le français de Belgique », dans *Terminologie et traduction*, n° 1, Luxembourg, Office des publications officielles des Communautés européennes, 1994, pp. 199-207.

à sa riche collection de citations littéraires constituée dans le cadre du projet BELTEXT-Université de Liège et couvrant une période allant de 1830 à 1998. Une année auparavant, Georges Lebouc avait fait paraître chez Bonneton *Le belge dans tous ses états*, d'allure plus commerciale. Ce lexique prenait la forme d'une liste de mots rapidement définis, mais le petit livre comprenait une introduction substantielle sur le vocabulaire spécifique des francophones de Belgique et se terminait sur un résumé des traits phonétiques, morphologiques et lexicaux.

Considérant sans doute hors d'atteinte l'objectif de cerner « le commun dénominateur linguistique de tous les Belges francophones », les auteurs du *Dictionnaire des belgicismes* se sont employés à réunir « une somme d'usages suffisamment répandus pour composer la variété linguistique que pratiquent au quotidien quelque quatre millions de francophones, Wallons et Bruxellois » [11]. Il existe évidemment des mots qui s'imposent à tous les locuteurs, d'abord et avant tout les termes de l'administration, de la politique, des institutions et de l'enseignement. Ce vocabulaire constitue une composante importante de la nomenclature de ce nouveau dictionnaire et est sans doute traité pour la première fois d'une façon aussi systématique et approfondie (*bourgmestre*, *commune à facilités*, *enseignement officiel*, *Région*). Mais il y a aussi un bon nombre de mots de la langue usuelle que les auteurs ont relevés avec une fréquence élevée aussi bien à Bruxelles que sur tout le territoire de la Wallonie (par ex. *brol* « désordre ; fouillis », *carabistouille* «propos fantaisiste qui vise à amuser », *chaussée* « artère importante qui mène d'une localité à une autre », *drache* « pluie battante », *farde* « chemise (pour documents) », *pistolet* « petit pain à l'eau », *taiseux* « qui ne parle guère », *vidange* « récipient consigné »).

Le facteur de la fréquence, qui vient d'être évoqué, est un paramètre important dans ce nouveau dictionnaire. La nomenclature du *Dictionnaire des belgicismes* « est fondée [en effet] sur une enquête préalable, menée à partir de 2000 auprès d'une centaine d'informateurs de Wallonie et de Bruxelles, auxquels ont été soumis notamment les 'belgicismes' repérés par nos devanciers depuis Poyart [1806] » [8]. N'ont été retenus pour le dictionnaire « que les mots et les sens qui étaient compris par au moins 50 % de nos informateurs et utilisés effectivement par au moins 30% d'entre eux » (*ib.*). La nécessité d'une enquête pour débrouiller la situation linguistique belge avait été soulignée dès 1977 par André Goosse en conclusion de son article mentionné plus haut (« Il faudrait surtout des enquêtes systématiques ») et rappelée en 1994 dans l'introduction du lexique des membres belges du CILF, que nous avons déjà cité (« Nous ne nous dissimulons pas que des enquêtes systématiques corrigeraient et surtout enrichiraient les données que nous fournissons. »). Un pas important a donc été fait dans cette direction par une équipe compétente

qui a ainsi pu étoffer chacun des articles de son répertoire par des notes sur la vitalité des emplois.

Ce qui frappe le lecteur qui prend le temps de scruter les articles, c'est que, malgré l'exclusion des emplois qui ne franchissent pas le seuil d'acceptabilité établi (compris par au moins 50% des informateurs et utilisés par 30%), le dictionnaire signale un grand nombre de mots et de sens qui sont de «vitalité peu élevée et significativement décroissante» (*bavette* «personne bavarde», *berdeller* «bougonner», *caracoler* «faire des zigzags (route; personne)», *emmanchure* «situation compliquée», *tamponne* «ivresse», etc.). On trouve là une manifestation de la fluctuation des usages à travers un pays riche de cultures locales et d'une histoire linguistique complexe. On pourra s'étonner aussi que, dans ce dictionnaire d'environ 2000 emplois, on trouve un grand nombre d'articles portant sur des différences ténues avec le français de référence : variation de genre (*balle*, *moustiquaire*), de nombre (*canicules*), absence d'un déterminant (*sur base de*, *sur pied d'égalité*), absence d'une préposition (*avoir mal la tête*), prononciation d'un mot (*brayette* plutôt que *braguette*, *persil* avec *l* final), fréquence (*camionneur*, *diesel*), orthographe (*doctorand* plutôt que *doctorant*), etc. Ces relevés révèlent en tout cas que le travail de comparaison avec la variété de référence a été conduit avec une grande minutie. Ils seront fort utiles aux chercheurs travaillant sur d'autres variétés géographiques du français.

À côté de ces traits mineurs, dont l'accumulation dans un même discours peut éveiller l'attention du non-Belge, on rencontre des emprunts au néerlandais qui ne laissent aucun doute sur l'origine du locuteur (par ex. *bloempanch* «boudin noir de large diamètre», *avoir un boentje pour qqn* «être épris de qqn», *plèquer* «coller (par ex. des timbres)», *en stoemeling* «sans se faire remarquer»). Ajoutons que le nombre des anglicismes typiques de la Belgique ne nous a pas paru élevé (*dealer* «concessionnaire d'une marque d'automobiles», *folder* «support publicitaire imprimé», *roofing* «feutre ou carton bitumé, utilisé comme revêtement extérieur», etc.). Le français belge a aussi tendance, comme le français de France, à créer des pseudo-anglicismes (*autogoal*, *frigobox*, *taximan*).

On a clairement privilégié l'approche sociolinguistique dans ce premier répertoire lexicographique de l'équipe VALIBEL. Outre la diffusion et la vitalité des emplois, établies province par province, l'enquête a tenu compte des paramètres que constituent le sexe des témoins, leur âge et leur niveau de scolarité. Une partie des indications recueillies se retrouve dans le paragraphe des articles où est examinée la vitalité des emplois, mais les données relatives au sexe et à la scolarité ne transparaissent pas à travers les commentaires. Il ne faut peut-être pas s'en étonner dans le cas de la variable sexe, puisque Francard avait

déjà fait observer que, dans l'étude des attitudes linguistiques, elle paraissait « peu opératoire » pour l'explication des fluctuations sociales et régionales[5].

La nomenclature du dictionnaire ne se limite pas aux belgicismes linguistiques. Ont également été incorporés des termes renvoyant à des réalités propres à la Belgique et aux pratiques caractéristiques du pays (administration, spécialités culinaires, sans oublier les activités brassicoles), des gentilés, des acronymes et des sigles, et même des articles thématiques dont l'entrée figure en italique, portant sur le genre et le nombre des mots, la prononciation, l'absence ou la présence des déterminants, etc. À l'exception de ces quelques articles sujets, le traitement des mots suit un plan qui varie peu : entrée suivie de la prononciation et des indications grammaticales ; le ou les sens complété(s) par des exemples forgés ; paragraphe sur la vitalité des emplois où est signalée également, le cas échéant, la correspondance de l'emploi étudié avec les usages d'autres pays francophones ; paragraphe sur le ou les équivalents en français de référence ; éventuellement, paragraphe sur l'étymologie. Figurent au besoin des remarques de nature encyclopédique. Des cartes géolinguistiques concrétisent de temps à autre les commentaires sur la variation du lexique sur le territoire de la Belgique.

La formule lexicographique mise au point par les auteurs leur permet d'atteindre un large public. C'était le but poursuivi. On lit en effet dans la *Préface* [13] : « Qu'ils soient ou non familiers de la situation belge, les lecteurs trouveront donc dans ces pages ce qu'il est utile de connaître lorsqu'il s'agit de vivre en français en Wallonie et à Bruxelles ». Ce choix correspondait, à notre avis, à un besoin réel. Après avoir parcouru ce dictionnaire petit format, qui compte tout de même 400 pages, on comprend vraiment mieux la Belgique francophone. À la diversité culturelle qu'on observe dans cette partie du pays s'ajoute celle de la communauté flamande, partagée entre divers dialectes du néerlandais. Il en résulte une situation sociale et politique complexe dont la pleine compréhension nécessiterait qu'on dispose, pour la communauté flamande, d'un éclairage comparable à celui que projette le *Dictionnaire des belgicismes*.

S'adresser au grand public obligeait à des sacrifices. Le *Dictionnaire des belgicismes* n'est pas un dictionnaire philologique, contrairement aux ouvrages lexicographiques qui ont été publiés depuis la fin des années 1990 pour la Suisse, le Québec et la France[6] dans le cadre du réseau Étude du français en

---

5 Michel Francard, avec la coll. de Joëlle Lambert et Françoise Masuy, *L'insécurité linguistique en Communauté française de Belgique*, Français & Société 6, 1993, Service de la langue française, Direction générale de la Culture et de la Communication, Bruxelles, p. 17.

6 *Dictionnaire suisse romand*, conçu et rédigé par André Thibault (sous la direction de Pierre Knecht), Genève, Zoé, 1997 ; *Dictionnaire historique du français*

francophonie de l'Agence universitaire de la francophonie auquel participait l'équipe de Michel Francard. Les explications ne sont pas appuyées par des références et les exemples sont du cru des auteurs qui ne distinguent pas non plus entre l'usage oral et l'usage écrit. Néanmoins, cet ouvrage apporte beaucoup de données nouvelles qui pourront être exploitées par les spécialistes. Du reste, la Belgique ne manque pas d'excellentes études de vocabulaire, à commencer par les travaux de Jacques Pohl (déjà en 1950) jusqu'à l'édition récente des *Façons belges de parler* d'André Goosse (Académie royale de langue et de littérature françaises, 2011) qui réunit des chroniques parues dans *La libre Belgique* de 1966 à 1990. Il faut en outre noter que les auteurs du *Dictionnaire des belgicismes* ont en chantier des publications spécialisées qui livreront « des citations extraites de sources diverses, écrites et orales, des développements documentés sur l'histoire de chaque mot, etc. » [13].

Les correspondances d'usage avec d'autres pays de la francophonie sont notées avec précision, à partir de la comparaison avec les données de toute une série d'ouvrages qui figurent dans la bibliographie. Nous avons naturellement porté une attention particulière à ce qui est dit du français québécois. Nous avons ainsi relevé plusieurs dizaines d'emplois que les auteurs ont signalés à juste titre comme étant également usités au Québec (*banc de neige*, *jouer à la cachette*, *faire la file*, *avoir froid des pieds*, *être dans la manche de qqn*, *tomber dans l'œil de qqn*, *sacoche*, *unifamilial*, etc.). Des rapprochements auraient pu être faits dans une vingtaine d'autres cas qui ne figuraient sans doute pas dans les sources examinées, dont : emploi postposé de l'adverbe *assez* pour exprimer un degré suffisant de quantité ou de qualité (*Impossible de le suivre, je ne cours pas vite assez*) ; *bac à ordures* ; *ici dedans* « dans cet endroit-ci » ; *grande langue* « personne qui parle beaucoup, souvent pour rapporter » ; *pain intégral* « pain fabriqué à partir de farine complète », *à la place de* + infinitif « au lieu de » (*Elle s'amuse à la place de travailler*) ; *être / tomber en rac* (d'une voiture) « être / tomber en panne » [au Québec, on écrit plutôt *raque* et la locution est souvent rapprochée de l'anglais *wreck* « naufrage » ; la correspondance avec l'usage belge, qui est un emprunt au picard ou au wallon selon les auteurs du *Dictionnaire des belgicismes*, invite à reconsidérer cette étymologie] ; *robe de nuit* « vêtement de nuit porté par les femmes » ; *lunettes solaires* « lunettes qui protègent du soleil » ; *il veut neiger / pleuvoir*, équivalent de *il va neiger / pleuvoir* (mais moins affirmatif), etc.

---

québécois, sous la direction de Claude Poirier, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1998, auquel est associé le *Dictionnaire du français acadien* d'Yves Cormier, Montréal, Fides, 1999 ; *Dictionnaire des régionalismes de France*, dirigé par Pierre Rézeau, Bruxelles/Louvain-la-Neuve, De Boeck-Duculot, 2001.

Quelques cas à revoir.

- *Clos d'équarrissage* n'est pas en usage au Québec (on dit *usine d'équarrissage*). *Évier* ne s'y emploie pas en parlant d'un lavabo. *Sorteur*, en parlant de qqn qui aime sortir, faire la fête, n'existe pas chez nous : on dit *sorteux*, le plus souvent dans l'énoncé *on n'est pas sorteux*.
- Il est étonnant que l'anglicisme *shoot* « tir puissant au football » se prononce avec un *o* ouvert ; ne s'agirait-il pas plutôt de *shot* qui est le mot que disent les anglophones ?

Le *Dictionnaire des belgicismes* est un bel exemple de ce que les universitaires peuvent apporter au grand public. À partir d'une approche rigoureuse dans l'établissement de la nomenclature et dans le traitement des données, on aboutit à une synthèse présentée dans un discours et un format qui en permettent une diffusion efficace. Cet ouvrage vient confirmer que la Belgique n'est pas seulement une terre de grammairiens, mais aussi de lexicographes.

Claude POIRIER

Una nuova edizione delle *Opere* di Dante Alighieri*

Il primo volume dell'edizione delle opere dantesche diretta da Marco Santagata è forse il più difficile per la serie di questioni irrisolte e controverse che costellano sia la produzione poetica antecedente la *Comedìa* sia il trattato sull'eloquenza volgare (non sul volgare *tout court*, come spesso si fraintende): questioni che però i tre commentatori padroneggiano con notevole competenza e abilità di sintesi bibliografica, tanto più lodevole data la vastità degli studi nell'àmbito della critica dantesca.

L'introduzione di Santagata ha un taglio soggettivo ma non arbitrario: il primo capitolo è dedicato alla *Sistematicità e coerenza* della scrittura dell'Alighieri, con particolare attenzione posta sui legami intertestuali (la 'memoria interna', più o meno consapevole) e sulla costruzione dei personaggi (da Beatrice a Dante stesso); nel secondo capitolo si analizza *La componente intellettuale*, che comprende le riflessioni linguistiche, poetiche e politiche in un percorso non lineare e spesso autocritico; il terzo capitolo, *Varietà e sperimentalismo*, riguarda la cronologia delle opere e la loro discontinuità rispetto ai generi letterari della tradizione classica e medievale; l'ultima parte, *Il fuoco del sistema*, condensa in sei pagine alcuni tratti della personalità dantesca (l'«arci-personaggio») in relazione al poema.

Meritano un approfondimento, in questa sede, alcune affermazioni di Santagata, che potrebbero fuorviare il lettore. Dopo aver citato il giudizio del *Convivio* sul latino «perpetuo e non corruttibile», lo studioso osserva: «Nel *De vulgari eloquentia*» Dante «cambierà idea e sosterrà la maggiore nobiltà del volgare rispetto al latino» [XII]. Lo stesso Tavoni circoscrive meglio la contraddizione tra i due passi, laddove precisa che, «restando stabili le caratteristiche contrastive» («primarietà, universalità e naturalità della *vulgaris locutio* nel *De vulgari*; stabilità e non corruttibilità del latino nel *Convivio*»), «ciò che si rovescia è il valore a esse attribuito» [1136-1137]. In altre parole, è la funzione del *medium* linguistico che conferisce a esso maggiore o minore dignità: così, quando Dante dovrà trattare un argomento di interesse generale (la necessità della

---

* A proposito del primo volume di Dante Alighieri, *Opere*, edizione diretta da Marco Santagata, vol. I, *Rime – Vita Nova – De vulgari eloquentia*, a cura di Claudio Giunta, Guglielmo Gorni, Mirko Tavoni, introduzione di Marco Santagata, Milano, Mondadori, 2011, CCXLVIII + 1690 pagine. – Per le opere dantesche si ricorre alle seguenti sigle e abbreviazioni: *R* = *Rime*; *RD* = *Rime dubbie*; *VN* = *Vita Nova*; *DVE* = *De vulgari eloquentia*; *Fiore* e *Detto* = *Il Fiore. Detto d'Amore*, a cura di Luca Carlo Rossi, Milano, Mondadori, 1996; *Cv* = *Convivio*, a cura di Franca Brambilla Ageno, 2 voll., Firenze, Le Lettere, 1995; *If* = *La Commedia secondo l'antica vulgata. Inferno*, a cura di Giorgio Petrocchi, II, Firenze, Le Lettere, 1994[2]; *Pg* = *Purgatorio*, ivi, III; *Pd* = *Paradiso*, ivi, IV. Cfr. anche l'edizione delle *Rime* commentata da Gianfranco Contini (Torino, Einaudi, 1980[4]) e la più recente commentata da Domenico De Robertis (Firenze, Galluzzo, 2005). Per le antologie della lirica delle origini: *PD* = *Poeti del Duecento*, a cura di Gianfranco Contini, 2 voll., Milano-Napoli, Ricciardi, 1960; *PSS* = *I poeti della scuola siciliana*, ed. promossa dal Centro di studi filologici e linguistici siciliani, a cura di Roberto Antonelli, Costanzo Di Girolamo e Rosario Coluccia, 3 voll., Milano, Mondadori, 2008.

monarchia) con linguaggio storico-filosofico a tutti gli esperti comprensibile, o quando sarà chiamato a discutere di fisica naturale (nella *Questio*), ricorrerà al latino, anziché al volgare, che pure è ritenuto più nobile per comporre poesia con sincerità di ispirazione. In quest'ottica, le finalità divulgative del *Convivio* e l'oggetto stesso del commento filosofico non ammettono altra lingua che quella volgare. Andrebbe pertanto evidenziato l'approccio relativistico dell'autore fiorentino, straordinariamente moderno nel rifuggire l'assolutismo che prevarrà presso gli umanisti.

Per esemplificare le «marche di eccezionalità» dell'autobiografismo dantesco, Santagata si sofferma sulla preterizione di *Vita Nova* 19 intorno alla morte di Beatrice. Tre le ragioni addotte dal poeta:

> La prima è che ciò non è del presente proposito, se volemo guardare nel proemio che precede questo libello. La seconda si è che, posto che fosse del presente proposito, ancora non sarebbe sufficiente la mia lingua a trattare come si converrebbe di ciò. La terza si è che, posto che fosse l'uno e l'altro, non è convenevole a me trattare di ciò, per quello che trattando converrebbe essere me laudatore di me medesimo, la qual cosa è al postutto biasimevole a chi lo fa, e però lascio cotale trattato ad altro chiosatore.

Santagata sposa la tesi di Tavoni[1], il quale avrebbe «mostrato come l'argomentazione dantesca alluda in maniera stringente al passo della seconda lettera ai Corinzi (12, 1-9) nel quale san Paolo racconta succintamente il suo rapimento al terzo Cielo» [XXIII]. Secondo Tavoni, che riprende a sua volta una proposta già avanzata da Grandgent[2], all'insistita iterazione del deponente *gloriari* nel racconto paolino alluderebbe l'infinitiva *essere me laudatore di me medesimo*. All'obiezione più naturale (che Dante non si faccia remore a menzionare esplicitamente il rapimento celeste nel sonetto conclusivo *Oltre la spera*) Tavoni replica: «La mia impressione [...] è che il fatto di *occorrere in tempo reale* faccia di questa esperienza psichica una esperienza di una forza unica, di cui anche fuori dalle griglie retoriche e teologiche possiamo percepire perché possa o forse debba risultare *indicibile*» [260]. Tuttavia, anziché proiettata nella dimensione dell'ineffabile, un'allusione così costruita parrebbe relegata nel regno dell'incomprensibile. Inoltre, se si trattasse di un'esperienza mistica compiuta da Dante, come potrebbe lasciarne la descrizione «ad altro chiosatore»?

A ben vedere, le ragioni addotte riguardano l'economia e l'estetica del prosimetro. Esso si fonda, come rivela l'incipit, sulla memoria dantesca, o meglio sul libro che registra le emozioni intellettuali del poeta. Il funerale di Beatrice, narrato indirettamente nel sogno premonitore di *Donna pietosa*, porta con sé la dolente reazione dell'amante per il lutto imprevisto, per cui rientra di diritto nella materia del libello; non altrettanto si può dire della *morte* di Beatrice, le cui circostanze Dante poteva conoscere solo per sentito dire. Se avesse provato a rappresentare il tragico evento, la sua penna avrebbe

---

1 Mirko Tavoni, *«Converrebbe essere me laudatore di me medesimo» («Vita Nova» XXVIII 2)*, nel volume miscellaneo *Studi in onore di Pier Vincenzo Mengaldo per i suoi settant'anni. A cura degli allievi padovani*, I, Firenze, SISMEL-Edizioni del Galluzzo, 2007, pp. 253-261.

2 Charles Hall Grandgent, «Dante and St. Paul», *Romania* 31 (1902), pp. 14-27. Ma vd. anche Michele Scherillo, *Alcuni capitoli della biografia di Dante*, Torino, Loescher, 1896, pp. 367-368.

dovuto ignorare i tre impedimenti: 1) l'esclusione della vicenda dalla propria memoria diretta; 2) la difficoltà di descrivere una scena così funesta; 3) l'accusa di speculare sulla morte dell'amata ostentando una perizia letteraria aliena da ogni cordoglio. In ultima analisi, benché il lettore si aspetti siffatta narrazione, l'autore è tenuto a deluderlo per non cadere in quella che, anacronisticamente, potremmo chiamare *paraletteratura*. Si aggiungano le osservazioni di Gramsci sulla «critica dell'inespresso» (la vera tragedia non può essere oggetto di rappresentazione immediata)[3] e sull'orizzonte d'attesa del lettore incolto («che quando ha letto un romanzo vorrebbe sapere cosa hanno fatto ulteriormente tutti i personaggi»)[4].

Un'altra indebita deduzione si legge a p. LVII, laddove Santagata sostiene: «Il *Convivio* cita poeti latini, ma nessuno in volgare: sembra proprio che in età romanza quel titolo possa essere attribuito solamente all'autore delle canzoni commentate». Il silenzio sugli altri poeti in lingua volgare (Cavalcanti in testa) non può valere come giudizio negativo, poiché la materia filosofica del trattato impone il confronto con la poesia classica, soprattutto in relazione ai miti (ad es., Ercole ed Edipo), senza concedere spazi alla lirica volgare dugentesca.

Almeno programmaticamente lontano dall'autobiografismo di cui sopra si sono illustrati alcuni pericoli, Claudio Giunta segue, nel commento, un criterio tutto interno al testo, per cui colloca ogni poesia «non all'interno del libro delle *Rime*, che non esiste, o della carriera poetica di Dante, la cui cronologia è così aleatoria, ma all'interno della tradizione letteraria, richiamando l'attenzione su quei testi o quei generi [...] volta a volta, localmente, pertinenti per un confronto» [61]. Nondimeno, dovendo scegliere tra l'ordinamento biografico di Barbi e quello codicologico di De Robertis, Giunta propende per la prima soluzione in base a due argomenti: «Certo, la cronologia che l'ordinamento Barbi sottende è del tutto ipotetica [...] Ma, da un lato, quella di Barbi resta un'ipotesi ragionevole e ben motivata, frutto di una lunghissima consuetudine con l'opera del poeta; dall'altro, così come esiste una storia della tradizione antica della lirica dantesca, giustamente documentata nell'edizione critica, c'è anche una tradizione moderna, una moderna ricezione di cui non è inopportuno tenere conto» [68]. Tuttavia nell'attribuzione delle rime dubbie è rispettata la scelta di De Robertis: così sono promosse la canzone *Aï faus ris* (52), il sonetto doppio *Quando 'l consiglio* (54), i sonetti *Degli occhi di quella gentil mia dama* (55), *Io sento pianger l'anima nel core* (56), *Non v'accorgete voi d'un che si more* (57), *Questa donna ch'andar mi fa pensoso* (58), *Se 'l viso mio a la terra si china* (59), nonché l'incipit di canzone *Traggemi de la mente Amor la stiva* (53), autocitazione (*DVE* 2.11.5). Sul sonetto 57 grava il sospetto di imitazione cavalcantiana da parte di qualche oscuro epigono, data l'alta concentrazione di stilemi e *iuncturae* del «primo amico» di Dante[5].

---

3 *Quaderni del carcere*, a cura di Valentino Gerratana, Torino, Einaudi, 1975, 4.79.

4 Ivi, 4.83. Si noti che tale desiderio non è sostanzialmente diverso da quello dei commentatori che, nel corso dei secoli, hanno avvertito la mancanza del racconto della morte di Beatrice nel testo della *Vita nova*.

5 Per il v. 3 (*Io prego voi, se non ven siete accorta*) cfr. Guido Cavalcanti, *Rime*, a cura di Letterio Cassata, Anzio, De Rubeis, 1993, 9.28 (*E non si n'è madonna ancor accorta!*); per il v. 5 (*E' si va sbigottito, in un colore*) cfr. Cavalcanti, 21.11 (*ch'i' mi parti' sbigotito fuggendo*); per il v. 6 (*che 'l fa parere una persona morta*) cfr. Cavalcanti, 9.26 (*ch'è posta invece di persona morta*); per il v. 7 (*con tanta pena*

Per quanto riguarda il sonetto *Per quella via* (51), Giunta prende le distanze dall'ipotesi derobertisiana della doppia redazione, soprattutto per il nome di donna *Licenza* (ms. ar) in luogo di *Lisetta* (mss. Am Mc[1]), alla luce del sonetto *Lisetta vòi de la vergogna sciorre* del padovano Aldobrandino dei Mezzabati. Si aggiunga che, a partire dalla grafia *Liçēta* (con 'titulus' di raddoppiamento), il passaggio a *Licentia* non è certo difficile, a differenza delle altre varianti che oppongono ar ad Am Mc[1] (*destare* vs *chiamare*; *Quand'ella* vs *E quando*; *tace* vs *s'apre*; *ché quella donna che di sopra siede, / quando di signoria chiese la verga* vs *ché donna dentro nella mente siede, / la qual di signoria tolse la verga*, ecc.), da cui si desume un rimaneggiamento spurio, se non proprio una prima bozza d'autore, nella versione del ramo di Am Mc[1].

Il testo critico di base è quello fissato da De Robertis[6], ma non mancano divergenze di lezione, puntualmente segnalate nella nota al testo [70-74]. Tuttavia non sono pochi i casi in cui il commentatore prospetta soluzioni alternative, a volte condivisibili, senza però promuoverle a testo. L'apparato esegetico è sempre preceduto da un'analisi metrica alquanto esaustiva e da un'ampia introduzione che contestualizza, nei limiti del possibile, il componimento.

Di séguito si discute un numero limitato di questioni linguistiche e testuali, che paiono degne di rilievo per il progresso degli studi.

1a.14 E morta, ch'è mia madre, era con ella.

Giunta, in nota, mostra di preferire l'interpunzione proposta da Pézard[7]: «"E, morta ch'è [con valore concessivo: 'benché sia morta'], mia madre era con ella"». Ma si tratterebbe, anziché di una proposizione concessiva, di una relativa prolettica, costrutto presente in Cavalcanti e in Dante[8], con funzione enfatica[9]. All'aggettivo sostantivato delle edizioni correnti ('una morta') osta l'assenza di articolo; inoltre la risposta di Dante riprende la relativa: *La figura che già morta sorvene / è la fermezza ch'avera nel core* (1b.13-14). Cfr. anche *e morto, bella, vi sarò davanti / in ombra* (Dante da Maiano, *Rime*, a cura di Rosanna Bettarini, Firenze, Le Monnier, 1969, 33.7-8).

---

che nelli occhi porta) cfr. Cavalcanti, 6.2 (*con tanta pena, come non mandate*). Lo stesso «brusco avvio interrogativo», secondo Giunta elemento originale del sonetto, riprende l'interrogativa di Cavalcanti, 9.25-27: *Non guardi tu? Quest'è Pietate, / ch'è posta invece di persona morta / per dimandar merzede.*

6 Dante Alighieri, *Rime*, a cura di Domenico De Robertis, 3 voll., Firenze, Le Lettere, 2002. Per le successive modifiche vd. Domenico De Robertis, «Le ‹Rime› alla visita di controllo», *SD* LXX (2005), pp. 139-154, con le modifiche poi introdotte nell'edizione commentata (Firenze, SISMEL/Edizioni del Galluzzo, 2005).

7 A. Pézard, *«La rotta gonna». Gloses et corrections aux textes mineurs de Dante*, I, Firenze/Paris, Sansoni/Didier, 1967, p. 51.

8 Vd. l'elenco in Cavalcanti, p. 153, in nota ai vv. 6-7 della ballata *Gli occhi di quella gentil foresetta*: *esce degli occhi suoï, che mm'è ‹d›ardo, / un gentiletto spirito d'amore.*

9 La variante, metricamente ammissibile, *E mia madre, ch'è morta, era con ella*, nel suo ordine piano avrebbe sminuito l'edipica presenza dello spettro materno, che invece risalta in tutta evidenza con la prolessi e la collocazione del soggetto tra la subordinata e la principale.

2b.7 né per via saggia come voi non voco,

Per il locativo metaforico, più dei riscontri portati da Giunta con la parola *loco*, si può citare *Pg* 30.130 (*e volse i passi suoi per via non vera*), nonché il più tardo verso *Amor non va per via così discreta* (Antonio da Tempo, *Delle Rime Volgari*, a cura di Giusto Grion, Bologna, Romagnoli, 1869, p. 124). Tuttavia il verbo *vocare* non si addice al contesto metaforico, né sono linguisticamente o poeticamente accettabili le altre ipotesi menzionate da Giunta (*voco* 'vogo', *vauc* 'vado', *v'ò co* 'vi ho capo'). Probabile una confusione di lettere nel secondo emistichio, favorita dal fastidio del copista per la forte allitterazione: *com' voi vo a ioco*[10]. Il sintagma in rima si legge a *If* 17.102 (*e poi ch'al tutto si sentì a gioco*), per cui esaustiva è la chiosa del Landino: «diciamo l'uccello essere ad giuocho quando è in luogho sì aperto che può volgersi dovunche vuole, et similmente diciamo della nave quando fuori di porto et di luogo strecto si può expeditamente voltare»[11]. All'interno del topos della falsa modestia, l'Alighieri direbbe che non è nemmeno in grado di accompagnare facilmente Dante da Maiano nelle sue indagini peripatetiche.

2d.7-8 Conven poi voi laudar, sarà for nomo
e forte a lingua mia di ciò com parla.

Giunta accoglie il testo di De Robertis, di cui però non lo soddisfa l'interpretazione: «"sarà (lodare) un senza nome (leggi *fornomo?*) e duro, difficile". Altre ipotesi sono state avanzate, ma nessuna tale da poter sanare ogni dubbio». Benché la congettura di Barbi (*sanza far nomo*) sia «incongruamente moderna», quella del v. 8 proposta da Crescini sembra «molto ragionevole» allo stesso Giunta: *dir ciò c'om parla*. Nondimeno il significato di 'ripetere ciò che si dice di voi' contraddice l'ignoranza (reale o simulata) dell'identità del mittente, che caratterizza l'intera tenzone. Interpungendo diversamente, e considerando *e* iniziale verbo[12] e *ciò* anaforico, il verso acquista senso: 'è difficile per la mia lingua dire ciò, che comunemente è detto'. Sarebbe un riferimento al vocativo *amico*, che è l'unica parola con cui Dante può rivolgersi al suo interlocutore misterioso: *Qual che voi siate, amico* (2b.1); *Non canoscendo, amico* (2d.1); e, subito dopo i versi in questione, *Amico (certo sonde, a ciò ch'amato / per amore aggio)* (2d.8-9). Il *fornomo* della stampa può nascondere *sornomo*, variante di *sornome* 'soprannome' (come *nomo* 'nome'), per cui cfr. *Fiore* 37.11: *Ché su' sornome dritto sì è Dolore*. Ma anche la temporale del v. 7 non convince, con la dura e non necessaria anastrofe della congiunzione subordinante, che sembra un avverbio; il *poi* potrebbe derivare da un *per* abbreviato, con caduta del taglio sull'asta. E anche il futuro *sarà* mal si adatta alla clausola. Dunque proporrei: *Conven per voi laudar usar sornomo: / è forte a lingua mia dir ciò, c'om parla*. Tale nota polemica sulla facilità con cui si ostenta l'amicizia ricorda una riflessione di

---

10 Data la cacofonia della sequenza, non escluderei che l'ordine originario fosse *vo com voi*.

11 Cristoforo Landino, *Comento sopra la Comedia*, a cura di Paolo Procaccioli, II, Roma, Salerno, 2001, p. 730.

12 Tutta la discussione di De Robertis sull'uso ortografico della Giuntina (*è* congiunzione vs *é* verbo), che qui legge *È forte*, avrebbe senso solo se il testo non fosse corrotto, poiché in presenza di lezione erronea i ragionamenti dell'editore valgono come tentativi di esegesi.

Brunetto Latini, che nel *Favolello*[13] contrappone l'*amico di fatto* (v. 117) all'*amico di parole* (v. 131).

2e.5-6 Del dol che manta gente dite serra
è tal voler qual voi lor non ha como;

L'oscurità del passo, evidenziata da Giunta, viene meno se si emenda *voi* in *ver'* e si intende: «Dal dolore che, come dite, stringe molte persone [ovvero l'amare senza essere riamati] deriva una tale volontà che non ha modo nei loro confronti». Il tema della libertà d'arbitrio esclusa dall'amore è esplicitato in 47b.9-11: *Però nel cerchio della sua palestra / libero albitrio già mai non fu franco, / sì che consiglio invan vi si balestra.*

Per *ver'* con uso analogo al dativo di simpatia vd. EncDant., s. *verso (ver; ver')*, § 6. L'erroneo *voi* si dovrà sia alla caduta del segno tachigrafico per erre sia all'eco del verbo *dite*.

4.11-12 davanti al tu' conspetto
vegno, perché al noncaler m'inveggi.

Ingegnosa la soluzione di Giunta, che però si fonda su un uso non dantesco (unica occorrenza di *invidiare* 'sottrarre' in un volgarizzamento senese del 1340[14]) e non spiega la lezione dei manoscritti: *mi freggi*. De Robertis mette a testo il *non feggi* di Barbi, che vorrebbe dire 'affinché tu non tenda all'indifferenza'[15]; l'obiezione di Giunta, che «nella lingua antica non si trovano luoghi in cui *noncalere* formi uno stesso sintagma con *fiedere*», non è dirimente, poiché non si tratterebbe di un'espressione idiomatica, bensì di un uso letterario. Nondimeno risulta strano il passaggio *non* > *mi*, anche perché il pronome di prima persona, riferito al sonetto, non sembra superfluo. Per salvare entrambi gli elementi si può ipotizzare che la preposizione *al* sia subentrata per eco del verso precedente, in presenza di riduzione fonosintattica: *perché·noncaler ‹non› mi feggi* 'affinché tu non mi ferisca restando indifferente'.

5.13 per che ne lo meo gire e adimorando,

Durissima la sinalefe tra la congiunzione e il prefisso *a-*[16]. Oltre alla metrica, anche la sintassi consiglia il costrutto *in* + gerundio: *e 'n dimorando*, soluzione già adottata da Francesco Zambrini (*Rime inedite dei secoli XIII e XIV*, «Il Propugnatore», XV (1882), 344). Cfr. *e dis[s]egli, in rompendo su' parlare* (*Fiore* 94.3); *però pur va, e in andando ascolta* (*Pg* 5.45). Si aggiunga che, a fronte di sette occorrenze di *dimorare* nella *Vita nova*, *adimorare* sarebbe hapax dantesco.

---

13 In *PD*, II, pp. 278-284.

14 Ciampolo di Meo degli Ugurgieri, *L'Eneide di Virgilio volgarizzata*, a cura di Aurelio Gotti, Firenze, Le Monnier, 1858, p. 274: «Ma la vecchiezza tarda per lo sangue raffreddato, e debilitato per li anni, a me invidia l'imperio, e le tarde forze alle cose forti».

15 Cfr. *Pg* 16.101: *pur a quel ben fedire ond'ella è ghiotta.*

16 «Dialefe naturalmente dopo la copulativa *e*» (EncDant., s. *dialefe*, lett. *b*, a cura di Gianluigi Beccaria).

9.11-17 S'ïo sarò là dove sia
Fioretta mia bella e gentile,
allor dirò a la donna mia
che port'in testa i mie' sospiri.
Ma per crescer disire
la mia donna verrà
coronata d'Amore.

Giunta difende la lezione dei manoscritti sia per la rima imperfetta (*gentile* 12 : *sospiri* 14 : *disire* 15) sia per il dativo (*a la donna mia*). Nel secondo caso si può concordare, anche perché l'emendamento di Bardi (*dirò la donna mia*), accolto da De Robertis, eliminando il complemento di termine rende oscura la finalità dell'azione della principale; ma nel primo caso è forte il sospetto di ripetizione del rimante *gentile* (v. 5), e peraltro la congettura di Barbi (*a sentire*) ben si concilia con il dativo del verso seguente. Per il costrutto *essere a* + infinito in Dante, cfr. *VN* 14.8 («Io sono a vedere lo Principio della pace»), 21.2 («E poi che fue meco a ragionare»), *If* 27.89 (*e nessun era stato a vincer Acri*). Inoltre il confronto con *Pg* 23.128 (*che io sarò là dove fia Beatrice*) insinua il dubbio che quel *sia* derivi da un futuro.

Al v. 16 i manoscritti hanno *una donna*, e l'emendamento di Barbi «è tutt'altro che cogente». Dal punto di vista paleografico il semplice possessivo, dieretico, spiega bene lo scambio. Per la dieresi a inizio di verso cfr. la nota al v. 55 di *Amor voglio blasmare*: *Sïa morto com'e' gli ò profetato*[17].

17.5-6 e li suo' razzi sovra 'l mio cor piove
tanta paura che mi fa tremare,

Giunta, dopo aver rilevato l'anomalia del verbo singolare dopo soggetto plurale, informa che Barbi «leggeva (con una minoranza dei manoscritti) "e de' suoi razzi sovra 'l meo cor piove", che sintatticamente andrebbe meglio». Né vale il riscontro del v. 63 di *Amor che nella mente*: *Sua bieltà piove fiammelle di foco*, in cui l'oggetto concettualmente coincide con gli sguardi raggianti della donna. A partire dalla scrittura continua *edisuo*, per errata divisione, si sarebbe potuto arrivare facilmente a *ed/e i/li suo'*. Tuttavia il transitivo *piove*, ben documentato nello Stilnovo come sottolinea Giunta, può essere mantenuto leggendo *e'*, riferito al *lume* del v. 2, e intendendo: 'esso fa cadere dai suoi raggi sopra il mio cuore un timore così forte da farmi tremare'.

19.70 ma or ne 'ncresce a quei che questo mosse.

Riguardo al soggetto e all'oggetto della relativa, Giunta eccede nel dubbio, ma sembra propendere, rispettivamente, per Amore e lo *spirito maggior* del v. 67, anziché per Dio (Contini) e *questo mondo* (v. 69). Arriva perfino a contraddirsi, sostenendo che «di Dio non si parla altrove, nella canzone», mentre al v. 34 chiosa correttamente *il suo fattore* «'Dio', come in *If* III 4 (e non certo l'Amore, come alcuni hanno proposto)». Forte il riscontro con l'incipit del *Paradiso*: *La gloria di colui che tutto move*.

---

[17] Federico II di Svevia, *Rime*, a cura di Letterio Cassata e Luigi Spagnolo, Roma, Nuova Cultura, 2008, p. 106.

20.44 per pietà, inanzi che tu mi discigli,

Giunta attribuisce alla lezione congetturale (mss. *distilli*, *disciogli*, *dispogli*, *spogli*) un significato degno di attenzione, riconducendo il verbo al lessico della falconeria federiciana, in cui il latino *ciliare* 'cucire le palpebre inferiori del falcone sollevandole sull'occhio' si oppone a *deciliare* 'scucire le palpebre'. Fuor di metafora, la temporale evocherebbe il momento del passaggio dalla cecità di questa vita alla piena vista dell'aldilà. Cfr. Guido da Pisa, *Quaresimale fiorentino 1305-1306*, a cura di Carlo Delcorno, Firenze, Sansoni, 1974, p. 59: «Ma allora [*dopo la morte*] conosceranno perfettamente il bene c'hanno perduto, e saranno aperti loro gli occhi, ché 'l vedranno chiaramente, molto meglio e più chiaramente che non si vede qui per nullo santo omo».

21.7 e io ebbi tanto ardir, ch'in la sua cera

Inammissibile la sinalefe tra *io* ed *ebbi*, che non si risolve nemmeno leggendo *i'* (Barbi). Cfr. *Ed i' ò tal vertù dal mi' Segnore* (*Fiore* 35.9); *E io anima trista non son sola* (*If* 6.55). Si potrebbe invocare l'ultimo verso del sonetto *De' tuoi begli occhi* (*RD* XV): *e i' ho perduto questo, ond'io son morto*. Sennonché basta una diversa divisione di parole per restituire la giusta dialefe insieme con una interessante posposizione dell'ausiliare: *e io perdut'ò questo* (cfr. *del siniscalco ch'io perdut'ho!*[18], con il pronome dieretico). Tornando al verso in questione, possiamo ipotizzare una banale anticipazione del pronome posposto: *et ebb'io*, per cui cfr. *Pg* 4.13 (*Di ciò ebb'io esperïenza vera*).

25f.2 e acorgomene pur a la vendetta

Mancata apocope in 'scriptio plena', con normale dialefe dopo la congiunzione: *e acorgomen pur*.

26.19-20 a quella guisa retta donna face
quando si mira per voler onore.

Giunta obietta che «di donne *rette* non si trovano altri esempi nei testi italiani antichi», e in alternativa propone (con Zingarelli e Martelli) *far retta* 'far riparo', espressione che qui però risulterebbe alquanto incomprensibile, sia per l'iperbato reso ancor più duro dall'anastrofe, sia per l'assenza di un complemento (*contra* o *a qcs.*, come negli esempi riportati nel commento). Per un sinonimo di *retta* cfr. *Pd* 27.31-33: *E come donna onesta che permane / di sé sicura, e per l'altrui fallanza, / pur ascoltando, timida si fane* [...].

27.54-57 così vanno a pigliar villan diletto
– e non però che 'n donne è sì dispento
leggiadro portamento –
che paiono animal sanza intelletto.

Giunta accoglie l'interpunzione proposta da Marietti[19] e così la difende: «L'imbestiamento, la perdita della ragione per seguire il piacere, riguarda sempre e soltanto i

[18] *Cantare di Fiorio e Biancifiore*, st. 40 v. 6, in: *Cantari antichi*, a cura di Domenico De Robertis, *SFI* XXVIII, 1970, p. 89.

[19] Marina Marietti, «Dante: ‹... et dirai la valeur...›. Un tournant politique», *Arzanà. Cahiers de littérature médiévale italienne* XI (2005), p. 169.

maschi». Osservazione pertinente, cui però dovrebbe seguirne un'altra: non appartiene a Dante nemmeno l'idea che le donne abbiano perduto ogni leggiadria, tant'è che Giunta parafrasa «e non perché nelle donne il *leggiadro portamento* sia tanto [*sì*] spento», ricorrendo al congiuntivo. Se si analizza la causale negativa *non però che* (o *perché*) nell'uso dantesco, si noterà che essa richiede appunto il congiuntivo: *Non perché ttu sie vieto* (*Detto*, 292); *non però ch'alla gente sia nascoso* (*VN* 3.9, v. 10); *ma non però ch'alcuna sen rivesta* (*If* 13.104); *non però ch'altra cosa desse briga* (*Pg* 7.55); *ma non però che puro / già mai rimagna d'essi testimonio* (*Pg* 14.119-120); *non perché sortita / sia questa spera lor* (*Pd* 4.37-38); *non perché nostra conoscenza cresca / per tuo parlare* (*Pd* 17.10-11); *Non perché più ch'un semplice sembiante / fosse nel vivo lume* (*Pd* 33.109-110). Dunque il presente indicativo andrebbe attribuito alla misoginia del copista (*'n donne sia* > *'n donne è sì*). Dante vuole precisare che il piacere degli uomini vili non è rozzo per una mancanza di leggiadria delle donne, bensì perché essi si comportano come bestie; l'allusione biblica è rivolta a coloro che «post carnem in concupiscentia inmunditiae ambulant [...] velut inrationabilia pecora» (*2Petrus* 2.10-12). Pertanto sarebbe più corretto leggere *ché* causale al v. 57.

30.12-14 Risponde il fonte del gentil parlare
ch'amar si può bellezza per diletto
e puossi amar virtù per operare.

La perifrasi del v. 12 dovrebbe indicare l'*intelletto* (v. 9), cui si rivolgono Bellezza e Virtù per sapere *come un cor puote stare / intra due donne con amor perfetto* (10-11). Tuttavia la metafora sembra indicare un'*auctoritas* letteraria, come per Virgilio (*quella fonte / che spandi di parlar sì largo fiume* (*If* 1.79-80)). Del resto, la chiusa del sonetto sa di aforisma. Il *fonte* potrebbe essere Cicerone, dai cui scritti filosofici l'intelletto attinge per rispondere alle due donne: «Ut enim pulchritudo corporis apta compositione membrorum movet oculos et delectat hoc ipso, quod inter se omnes partes cum quodam lepore consentiunt, sic hoc decorum, quod elucet in vita, movet approbationem eorum, quibuscum vivitur, ordine et constantia et moderatione dictorum omnium atque factorum» (*De officiis* 1.98); «Cum autem pulchritudinis duo genera sint, quorum in altero venustas sit, in altero dignitas, venustatem muliebrem ducere debemus, dignitatem virilem» (ivi, 1.130)[20]. Per il sintagma *gentil parlare* cfr. Bartolomeo da San Concordio, *Ammaestramenti degli antichi latini e toscani*, a cura di Vincenzo Nannucci, Firenze, Ricordi, 1840, p. 43: «[...] e quello gentile parlare di Tullio, quando voleva fare versi, molto gli dicessava».

35.55-56 così dinanzi agli occhi del parere
si fa 'l servir merzé d'altrui bontate.

Si può concordare con Giunta sull'inadeguatezza sia della congettura di Barbi (*del piacere*) sia della parafrasi di De Robertis («secondo ciò che appare»). Nondimeno Giunta propone in nota un emendamento ancora più oneroso di quello barbiano (*bel piacere*), che peraltro stravolge la sintassi della frase. Alcuni brani del *Convivio* aiu-

[20] Entrambe le citazioni sono comprese nel repertorio digitale «In medias res. Lexikon lateinischer Zitate und Wendungen. Erweiterte Ausgabe - cd-rom», *Digitale Bibliothek*, vol. 27, Berlin, DirectMedia, 2003, n[i] 11591 e 1731.

tano a risolvere la questione: «dinanzi alli occhi del mio intelligibile *a*ffetto» (2.7.11); «ché l'occhio dello 'ntelletto nol può mirare» (2.13.19); «dritte nelli occhi dello 'ntelletto» (2.15.4); «nelli occhi dello 'ntelletto mio» (ivi, 7). L'unica lezione soddisfacente sembra essere *pensere* (o *pensiere*), forma impiegata in rima da Chiaro Davanzati (canz. 12, v. 3; canz. 17, v. 80; canz. 35, v. 29)[21]. Il *par* del verso precedente può aver favorito l'errore. Il senso complessivo è chiaro: 'in questo modo, se si guarda con gli occhi della mente, il servizio amoroso diventa ricompensa per effetto della bontà della donna'.

37b.12-14 Periglio è grande in donna sì vestita:
però l'afronto de la gente verde
parmi che la tua caccia non seguer de'.

Il testo tràdito dall'unico testimone, il Riccardiano 1050, è gravemente compromesso: *lalontro* al v. 13, nonché la lacuna del v. 14 integrata con *non* dagli editori. L'emendamento di Barbi *l'afronto* consiste in un deverbale non altrimenti attestato (come sottolinea Giunta). Ma a questi problemi se ne aggiungono altri due: se la soggettiva dell'ultimo verso esprimesse una valutazione di Dante riguardo al comportamento che Cino non dovrebbe tenere, l'unico modo sarebbe il congiuntivo (*deggia/debbia/debba/dea*), come nell'incipit del Notaro *Certo me par che far dea bon signore / i·signoria sua fier cominciamento* (*PSS*, 1.32.1-2)[22]; inoltre il metaplasmo *seguer(e)*, di area esclusivamente settentrionale[23], sembra una forzatura fonomorfologica in ossequio alla rima franta, per cui sarebbe necessario ammettere anche la rima siciliana (*seguir de'*). Infine la caduta del *no(n)* tra *caccia* e *seguer* non è facilmente spiegabile. Pertanto sarebbe meglio porre sia *lalontro* sia *seguerde* tra 'cruces'.

In via del tutto preliminare, rinviando a una trattazione più organica in altra sede, proporrei *sé rinverde*, congiuntivo etimologico di *rinverdarsi*[24], da cui lo scambio

---

21 Chiaro Davanzati, *Rime*, ed. crit. a cura di Aldo Menichetti, Bologna, Commissione per i testi di lingua, 1965.

22 Con *parere* cfr. «parvemi mestiero alla canzone che per li altri si ponesse più mente alla bellezza che alla bontade» (*Cv* 2.11.5). Perfino nel *Fiore*, in cui pur si ammette l'indicativo per evidenziare la realtà del pensiero espresso (ad es., *ed a me par ch'E' l'à dimenticata* (98.12)), *dovere*, in dipendenza da verbo di opinione, è addirittura al condizionale (*ché dar non credo dovria privilegio* (111.7)), mentre l'impersonale *parere* 'sembrare opportuno' richiede il congiuntivo nella subordinata (*e a·tte pare, Amico, ch'i' la faccia* (70.2)).

23 Il *morere* di *Tre pensier aggio* (*RD* XIIIa.4) è dubbio, poiché potrebbe essere un adattamento di rima siciliana (*morire*); peraltro uno dei due manoscritti ha il latinismo *merere*, lezione preferita da De Robertis.

24 Per la desinenza *-e* vd. Luigi Spagnolo, «La tradizione della *Comedìa* (I)», *SPCT* LXXX (2010), p. 40. Potrebbe anche essere un indicativo, a evidenziare la disarmante constatazione, come accade nel *Fiore*. Riguardo al *rinverda* di *Pg* 18.105, alcuni commentatori lo considerano congiuntivo esortativo di *rinverdire* (infinito già attestato nei poeti siciliani), benché il contesto faccia pensare a una causale di tipo sentenzioso che spiega l'esortazione precedente: *«Ratto, ratto, che 'l tempo non si perda / per poco amor", gridavan li altri appresso, / "che studio di ben far grazia rinverda"»*. Che le opere ravvivino la grazia è concetto già neotestamentario: «sicut

**sêīuerde* > *seguerde*. La lezione *lalontro* potrebbe derivare, per errore meccanico ed epentesi eufonica della dentale, da *lolauro* (> **lalonro*). Dopo aver smascherato la falsa *beatrice* di Cino (37a.4) attraverso la similitudine del tronco senza radici (bene illustrata da Giunta), Dante non si limiterebbe a rispondere al 'che fare' ciniano (37a.12), ma provocatoriamente prenderebbe atto dell'inevitabile innamoramento dell'interlocutore, sola ragione dell'illusoria *vertute* (37a.3) della donna. Pertanto la frase del v. 12 sarebbe una chiosa della terzina precedente: *Giovane donna a cotal guisa verde*[25] */ talor per gli occhi sì a dentro è gita / che tardi poi è stata la partita: / periglio è grande in donna sì vestita* ('molto pericolosa è una donna così esteriormente atteggiata'). Il *però* del penultimo verso suonerebbe quindi sarcastico, quasi a dire che Cino ama il pericolo anche laddove esso non implica alcuna virtù. Si potrebbe leggere: *Però lo*[26] *lauro de la gente verde / parmi*[27] *che·la tua caccia sé rinverde*, parafrasando 'Pertanto mi sembra evidente e inevitabile che l'alloro [di per sé morto] della gentil donna verde nella tua ricerca amorosa si ravvivi'. Si noti la preposizione assimilata in fonosintassi: cfr. *ché, ne la cacc[i]a, 'l cor mi fue confitto*[28]; e, infine, non sarà casuale l'accostamento della pianta all'inseguimento del poeta, a rievocare, in negativo, il mito di Apollo e Dafne dopo quello di Fetonte.

39.9-11 Se voi non la 'ntendete in questa guisa,
in vostra gente ha molti frati Alberti
da intender ciò ch'è posto loro in mano.

Un'attenta analisi del v. 11, che alla lettera parrebbe imbarazzante zeppa, non può non cogliere un eufemismo erotico che allude all'atto della masturbazione[29]. Tale significato rafforzerebbe l'ipotesi che la *pulzelletta* sia proprio il *Fiore* e che *Messer Brunetto* sia il Latini. Per la clausola del v. 9 (in rima con *sanza risa* del v. 12) cfr. *Tesoretto* 1981-1984: *vid'io Prodezza / con viso di baldezza / sicuro e sanza risa / parlare in questa guisa*. Di conseguenza, i *frati Alberti* sarebbero una variante del *buon frate Alberto* menzionato da Falsembiante (*Fiore* 88.13), e il *messer Giano* del v. 14 altri non sarebbe che Jean de Meung, continuatore della *Rose*. Ma Giunta esclude che si tratti del *Fiore*, soprattutto

---

enim corpus sine spiritu emortuum est ita et fides sine operibus mortua est» (*Ep. Iacobi* 2.26). Il modello del latino *viridare* avrà influito più del modello siciliano.

25 Per l'equivoco tra i due *verde* (9 e 13) vd. la nota di Giunta al v. 9: «il campo semantico è semmai quello della giovinezza, dell'acerbità».

26 Per la forma piena dell'articolo dopo parola ossitona vd. EncDant., s. *il*, § 2.2, a cura di Riccardo Ambrosini.

27 Cfr. *Per ch'e' mi par che 'l tu' consiglio sia / fuor di tu' nome troppo oltre misura* (*Fiore*, 38.9-10).

28 Monte Andrea da Fiorenza, *Le rime*, a cura di Francesco Filippo Minetti, Firenze, Accademia della Crusca, 1979, canz. 10, v. 87, p. 108.

29 Per l'impiego di pronomi a designare i genitali maschili, vd. *Dizionario storico del lessico erotico italiano*, a cura di Valter Boggione e Giovanni Casalegno, Milano, TEA, 1999, pp. 211-212. La locuzione *porre in mano* suonerebbe strana se avesse come oggetto un componimento poetico, poiché essa implica il concetto di dominio dell'affidatario o comunque di piena facoltà: cfr., in senso astratto, «E puosero loro in mano che facessero [...] come di sopra avete inteso che avieno ordinato» (Bono Giamboni, *Il Libro de' Vizî e delle Virtudi e Il Trattato di Virtù e Vizî*, a cura di Cesare Segre, Torino, Einaudi, 1968, *Libro de' Vizî*, 3.49, p. 85).

in ragione del diminutivo *pulzelletta*, che però qui varrà come affettazione di modestia: cfr. «feci per lei certe cosette per rima» (*VN* 2.9). Se poi si paragona il *Fiore* al modello francese, che Brunetto Latini conosceva alla perfezione, anche il diminutivo è pienamente giustificato (3248 versi contro i 21750 della *Rose*).

43.37-38 Amore, a cu' io grido
«merzé», chiamando, e umilmente il priego;

L'interposizione di *merzé* tra i due verbi e la frequenza di entrambe le espressioni (*gridare m.*[30] e *chiamare m.*[31]) fanno pensare a un *apò koinoû*: *io grido / merzé chiamando*. Costrutto simile in *Pd* 1.7-9: *perché appressando sé al suo disire / nostro intelletto si profonda tanto, / che dietro la memoria non può ire*[32].

46.148 Canzone, presso di qui è una donna

Sia la dura sinalefe tra toniche (*è una*) sia l'illogica cesura nel mezzo del complemento di luogo (*presso* || *di qui*)[33] suggeriscono l'apocope del vocativo (*Canzon*). Davanti a consonante Dante predilige il troncamento: *Canzon mia bella* (*R* 35.81); *Canzon, vattene* (*R* 43.79); *canzon, tu vai* (*R* 50.76); *canzon, ch'è* (*If* 20.3)[34]. L'unico caso di vera sinalefe d'eccezione nel poema, puntualmente segnalato da Beccaria (EncDant., s. *dialefe*), nasconde un più complesso problema testuale: *che dal collo a ciascun pendea una tasca* (*If* 17.55)[35].

---

30 Cfr., ad es., *e ciascun santo ne grida merzede* (*VN* 10.18, v. 21); *che deg[g]iano per me gridar merzede* (Davanzati, canz. 9, v. 46); *dovria ciascun gridar «merzé, merzede»* (Onesto da Bologna, *Rime*, a cura di Sandro Orlando, Firenze, Sansoni, 1974, 1.39, p. 27).

31 Cfr., ad es., *Amor non vole ch'io clami / merzede ch'onn'omo clama* (Giacomo da Lentini, *PSS*, 1.4.1-2); *perduta provo lo chiamar merzede* (Id., *PSS*, 1.8.4); *e chiama tutavia mercede* (Rinaldo d'Aquino, *PSS*, 7.7.12); *chiamar merzé a quella a cui son dato* (Stefano Protonotaro, *PSS*, 11.1.27); *che chiamino mercé per cortesia* (Guittone d'Arezzo, *Rime*, a cura di Francesco Egidi, Bari, Laterza, 1940, son. dub. 136, v. 11); *Onde vi prego e chiamovi mercede* (ivi, son. dub. 138, v. 9; *chiamando a voi mercé sempre d'amore* (Dante, *R*, *D.* VIII, v. 11).

32 Vd. Letterio Cassata, «Contributi al testo critico del "Paradiso"», *La parola del testo* II II (1998), pp. 185-186.

33 Cfr. *presso di qui* || *che parla ed è disciolto* (*If* 31.101).

34 In *R* 44.102 (*canzone, caccia con li neri veltri*) è l'anafora (rafforzata dalla ripresa ritmica, dall'antitesi cromatica e dal parallelismo sintattico) a richiedere la forma piena (*Canzone, uccella con le bianche penne* (101)).

35 Il Trivulziano legge *pende*, con un presente atemporale cui Dante ricorre nel descrivere le pene dei dannati (ad es., *ènno dannati i peccator' carnali* (*If* 5.38)). L'imperfetto si deve all'attrazione della relativa seguente (*ch'avea certo colore e certo segno*); del resto, nell'intero periodo si alternano passato remoto, imperfetto e presente: pass. rem. in temporale di primo grado (*porsi* (52)), pres. in relativa di secondo grado (*casca* (53)), pass. rem. in principale (*conobbi* (54)), pass. rem. in coordinata (*m'accorsi* (54)), impf. (o pres.?) in oggettiva di primo grado (*pendea/pende* (55)), impf. in relativa di secondo grado (*avea* (56)), pres. in sovraordinata coordinata (*par* (57)), pres. in soggettiva di primo grado (*si pasca* (57)).

46.156 prim'a lei manifesta

L'elisione non è necessaria, poiché *lei* (come gli altri pronomi personali oggetto) può avere funzione dativale[36]. Cfr. *di cosa che può lei danno tenere* (*RD* XIIIc, v. 4); «rispondendo lei» (*VN* 10.8)[37]; *di costa a lei* (*Pg* 32.152), dove il Trivulziano (con Laur Mad Po Rb Vat) legge *di costa lei*, senza raddoppiamento fonosintattico; *Ond'io rispuosi lei* (*Pg* 33.91).

47a Dante, quando per caso s'abandona
lo disio amoroso della speme
che nascer fanno gli occhi del bel seme
di quel piacer che dentro si ragiona,
i' dico, poi se Morte le perdona
e Amor tienla più delle due estreme,
che l'alma sola, la qual più non teme,
si può ben trasformar d'altra persona.
E ciò mi fa dir quella ch'è maestra
di tutte cose, per quel ch'i' sent'anco
entrato, lasso!, per la mia fenestra.
Ma prima che m'uccida il nero e il bianco,
Dante, † in quine † stato dentro ed estra,
vorre' saper se 'l mi' creder è manco.

Poiché 'il desiderio amoroso della speranza' pare un arzigogolo pseudofilosofico, quale che sia il valore del complemento (come si può desiderare la speranza? e come può la speranza desiderare?), i commentatori hanno ravvisato nel verbo in rima un riflessivo: 'si lascia andare alla speranza' (Contini), 'si perde' (De Robertis). Entrambi invocano, per il singolare costrutto, un verso del poema: *del venire io m'abbandono* (*If* 2.34). Tuttavia, se il lessico può dar ragione a Contini (*abbandonarsi di* 'fare qualcosa senza frenarsi')[38], la logica andrebbe nella direzione indicata da De Robertis: può mai Cino sostenere che l'anima, proprio dopo essersi abbandonata alla speranza, possa mutare l'oggetto d'amore? Giunta propone il significato 'privarsi di qualcosa', con un'unica attestazione nell'*OVI* (Angelo di Capua, prima metà del Trecento); tuttavia un riscontro con Jacopo Alighieri (*O ver che della fede abandonati / Dell'altra vita non credete niente*)[39] fa pensare a un *si* passivante con successivo complemento di causa efficiente: 'quando

[36] Vd. la nota a *Poi ca voi piace* in Federico II, cit., pp. 59-60.

[37] Passo controverso è il seguente: «quello che a·llei s'apertiene» (*VN* 5.23). La preposizione manca nel Chigiano L VIII 305, nel Trivulziano 1058, nel Magliabechiano VI 143, nel ms. 445 di Verona, mentre è presente nel Martelli 12, nel Capponi 262 e nel Magliabechiano VI 30. Per la veste linguistica del prosimetro vd. più avanti. I testimoni della *Vita Nova* sono consultabili al sito ‹ vitanova.unipv.it › (progetto curato da Simone Albonico per l'università di Pavia).

[38] Vd. *TLIO*, s. v., 1.4.

[39] *Capitolo della Morte*, vv. 103-104, in: Giovanni Crocioni, *Le rime di Piero Alighieri*, Città di Castello, Lapi, 1903, p. 99.

accade che il desiderio amoroso è abbandonato dalla speranza'. Cfr. *per la vertute – de la qual si cria* (soggetto Amore) [40]; *anzi si volge di fero talento* (soggetto la donna)[41]; *lo cor di pianger tutto li si strugge* (soggetto l'amante)[42]. Vd. anche EncDant., s. *si (se; sé; sil; sin)*, § 4, a cura di Riccardo Ambrosini.

La parafrasi della seconda quartina, su cui Giunta nutre più di un dubbio, dovrebbe essere la seguente: 'io sostengo che, se l'anima è poi risparmiata dalla morte e posseduta dall'amore più che dalle due passioni opposte (speranza e timore), essa, ormai sola e non più timorosa, può davvero mutarsi relativamente alla persona da amare'. Giunta individua la prolessi pronominale (*le* 'anima'), ma non è convinto della proposta di De Robertis, che correttamente vede nelle *due estreme* la *speme* del v. 2 e il timore del v. 7, poiché topico è il conflitto tra speranza e paura nell'amante. Che poi Amore sia più forte di qualsiasi previsione individuale (fausta o fosca) e che possa dominare il poeta anche nella transizione tra la vecchia e la nuova passione, paiono concetti non triti, anzi quasi originali. *D'altra persona* è complemento di limitazione, per cui cfr. *m'incendo el core e ttutto mi trasformo / di più color che nnon è in turchi drappi* (Matteo di Dino Frescobaldi, *Rime*, a cura di Giuseppe Renzo Ambrogio, Firenze, Le Lettere, 1996, *Dubbie*, 33.10-11, p. 121).

Non meno apparentemente ermetica la chiusa, con l'antitesi cromatica (per alcuni politica, per altri erotica), l'incerto vocativo (*Dante* o *da te*?), le 'cruces desperationis' e la dialettica tra interno ed esterno (allusione all'esilio?). Riguardo al v. 12, il singolare mal si concilia con l'accezione politica (cfr. *a mal grado de' Negri* (Cino, *Rime*, cit., 100.14)); inoltre il verbo ha senso solo in chiave metaforica. Lo stesso De Robertis, pur non essendo convinto dell'interpretazione amorosa, nota che il sonetto dantesco e l'epistola latina tacciono ogni riferimento alle due fazioni in lotta. Dirimente il riscontro con la ripresa della ballata *Io guardo per li prati ogni fior bianco* (*PD*, II, p. 686): *E quando l'aura move il bianco fiore, / rimembro de' begli occhi il dolce bianco, / per cui lo mio desir mai non fie stanco* (10-12). Non già il pericolo di morire per mano dei Neri o dei Bianchi, bensì la soggezione amorosa agli occhi di madonna, descritti senza il colore dell'iride, a sottolineare la genericità dell'oggetto amoroso.

Il nome proprio del v. 13 deriverà dal fraintendimento del 'titulus' come segnale del raddoppiamento fonosintattico: *da tte*. Cfr. *Vorrea saver da saggio regolato* (*PD*, I, Meo Abbracciavacca, 2.1.12); *Saper voria da voi, nobile e saggio* (Dante, *RD* XIVa.1).

Se si studia la correlazione tra interno ed esterno nella lirica stilnovista, appare costante il riferimento a qualità o sentimenti che riflettono nel corpo la condizione dell'animo, così in Dante (*ché ciascun che vi mira, in veritate, / di fuor conosce che dentro è pietate* (*Rime*, 6.51-52)) come in Cavalcanti (*e già, secondo che nne par de fore, / dovrebb'e' dentro aver novi martìri* (10.11-12)[43]). E si veda, con negazione, lo stesso Cino: *quando per lume di vertà chiarisca / ch'el no[n] è dentro quel che par di fòra* (32.5-6). Inoltre, dopo l'allocuzione al destinatario del sonetto, ci si aspetta una relativa che ne definisca il valore, come fa Dante da Maiano con l'Alighieri: *l'adduco a voi, cui para-*

---

40 Cino da Pistoia, *Rime*, 39.12, in: *Poeti del Dolce stil nuovo*, a cura di Mario Marti, Firenze, Le Monnier, 1969, p. 510.

41 Ivi, *Dubbie* 175.5, p. 898.

42 Ivi, *Dubbie* 182.10, p. 914.

43 Guido Cavalcanti, *Rime*, a cura di Letterio Cassata, Anzio, De Rubeis, 1993, p. 79).

gone voco / di ciascun c'have in canoscenza loco (*Rime*, 2a.6-7). Per le suddette ragioni converrebbe emendare *in quine stato* e leggere: *da tte, 'n cui onestat'è dentro ed estra* 'da te, nella cui interiorità ed esteriorità si ritrova una decorosa disposizione'. Cfr. anche *Vita Nova*, 17.1 («E quando ella fosse presso d'alcuno, tanta onestà giugnea nel cuore di quello, che non ardia di levare gli occhi, né di rispondere al suo saluto»), con la nota di Gorni, nonché EncDant., s. *onestà*, a cura di Sebastiano Aglianò.

48a.1-2 Cercando di trovar minera in oro
di quel valor cui gentilezza inchina,

L'oscurità dell'incipit dipende dall'incoerenza logico-sintattica dell'oggetto *minera* e del sintagma *in oro*, che non ha senso come locativo (perché cercare il metallo più vile in quello più nobile?) e non è linguisticamente ammissibile come complemento di materia (*d'oro* o, al limite, *dell'oro*). La soluzione più economica consiste nell'anticipare la preposizione, con normale sinalefe tra atona e tonica in ultima sede[44]: *in minera oro*. Cfr. *com'adamàs del ferro in la minera*[45] 'come il diamante nel minerale di ferro'.

48b.12-14 S'io vi vedessi uscir degli occhi ploia
per prova fare a le parole conte,
non mi porreste di sospetto in ponte.

L'espressione citata da Contini (*tenere* o *porre in ponte* 'mettere in una condizione incerta') non risulta attestata nell'*OVI*. Nell'ipotetica-concessiva (Giunta: «Se anche vedessi uscire dai vostri occhi una pioggia [di lacrime]») Dante sembra alludere all'episodio biblico (*Ex* 17.1-7) menzionato da Cino nel sonetto di proposta: *c'ha fatto già di marmo nascer fonte* (48a.14). Nel deserto di Sin Mosè percuote la roccia, da cui sgorga l'acqua che disseta il popolo e ne dissipa i dubbi: «et vocavit nomen loci illius [*il monte Oreb/Sinai*] Temptatio propter iurgium filiorum Israhel et quia temptaverunt Dominum dicentes estne Dominus in nobis an non» (7). Fuor di allegoria, Dante si mostrerebbe più scettico degli ebrei nei confronti di Cino/Mosè, falso profeta d'Amore[46]. Alla luce di

---

44 Cfr., ad es., *Qual suole il fiammeggiar de le cose unte* (*If* 19.28); *ma non tacer, se tu di qua entro eschi* (*If* 32.113).

45 Guido Guinizzelli, *Al cor gentil*, v. 30, in *PD*, II, p. 462.

46 Degna di menzione è l'esegesi del passo condotta dall'Aquinate: «Quia cum sitiret populus Iudaeorum et murmuraret quod aquam inveniri non posset, iussit dominus Moysi ut tangeret petram cum virga. Tetigit petram et petra undam maximam fudit, sicut apostolus dicit: bibebant autem de consequenti petra, petra autem erat Christus. Non immobilis petra, quae populum sequebatur. Et tu bibe ut te Christus sequatur. Vide mysterium: Moyses, hic est propheta; virga, hoc est verbum Dei. Sacerdos verbo Dei tangit petram et fluit aqua et bibit populus Dei. Tangit ergo sacerdos calicem, redundat aqua in calice, et salit in vitam aeternam, et bibit populus Dei, qui Dei gratiam consecutus est» (*Officium corporis Christi «Sapientia»*, a cura di Cyrille Lambot, «Revue Bénédictine», LIV, 1942, p. 110 [*Tertia die, Lectio secunda*]). Un autore anonimo dice dell'oronimo: «Oreb interpretatur mensa. Mons ergo iste est mons mensae Dei, et significat satietatem caelestis gloriae» (*De venerabili sacramento altaris*, cap. 22, in S. Thomae Aquinatis *Opera omnia*, VII, a cura di Roberto Busa, Stuttgart, Frommann Holzboog, 1980, p. 679).

queste riflessioni, una sola congettura pare ammissibile: *non mi porreste, di sospetto, in monte* 'non mi mettereste sull'Oreb quanto alla mia diffidenza'[47]. La sostituzione della consonante dipenderebbe dall'omissione del 'titulus' e dall'eco delle occlusive labiali precedenti.

49b.3-4 e lontanato dal piacer più fino
che mai formasse il Piacer infinito,

Sulla clausola del v. 4 Giunta osserva: «La lezione "Poter" è tanto ben attestata nella tradizione [...] da far ritenere la congettura del Trivulzio molto plausibile». La contraddizione in termini (una lezione attestata non è una congettura) deriva dal fatto che all'epoca il Trivulzio propose *Poter infinito* solo sulla scorta della canzone pseudodantesca *Poscia ch'io ò perduto*, ora attribuita a Sennuccio del Bene: *O crudel morte e prava, / come m'hai tolto dolce intendimento / di riveder il più bel piacimento / che mai formasse natural potenza / in donna di valenza*[48]. Ma si noti che i sostantivi *piacimento* e *potenza* non si prestano ad alcuna 'aequivocatio', mentre nel sonetto ciniano la ripetizione di *piacer* rende speculari la creatura e il creatore, con accenti non ortodossi che possono aver urtato la sensibilità dei copisti prima, del Trivulzio poi, in modo poligenetico. Per il concetto cfr. il seguente brano: «come s'è in paradiso, dove l'anime sante e gli angioli contemplano la sua infinita bellezza, e tutti gli fa ricchi»[49].

50.20-21 com'ella è bella e ria
così dipinge e forma la sua pena:

Giunta, in nota, respinge la proposta di Mancini[50] *formal'a sua pena* perché «la locuzione *a mia* (*tua, sua*) *pena* non è attestata nel *corpus TLIO*». Obiezione linguisticamente debole, considerato che non è sconosciuto alla lirica delle origini il sintagma finale-modale formato da *a* + possessivo + sostantivo designante afflizione: *a mio dolore fece far partenza*[51]; *Gitto a mio danno 'l parlare e 'l vedere*[52]. Si aggiunga che l'oggetto della persona pare necessario per i due verbi della principale, anche in base al riscontro dantesco fornito dallo stesso Giunta: *Quanto è nell'esser suo bella e gentile / negli atti ed amorosa, / tanto lo 'mmaginar che non si posa / l'adorna nella mente ov'io la porto* (*R* 34.31-34).

53 Traggemi de la mente Amor la stiva

---

47 Per il complemento di limitazione con *di* cfr. *già de l'ottava* [luce] *con sete rimani* (*Pd* 10.123).

48 Antonio Altamura, *Il Canzoniere di Sennuccio del Bene*, Napoli, Perrella, 1950, 8.79-83, p. 48.

49 Domenico da Monticchiello (?), *La Teologia Mistica attribuita a san Bonaventura già volgarizzata prima del 1367*, a cura di Bartolomeo Sorio, Verona, Moroni, 1852, 1.2, p. 36.

50 Franco Mancini, *La figura nel cuore fra cortesia e mistica. Dai Siciliani allo Stilnuovo*, Napoli, Edizioni Scientifiche Italiane, 1988, p. 55.

51 *PSS*, 49.76.3.

52 Davanzati, cit., canz. 50, v. 57, p. 174.

Giunta respinge l'interpretazione morale proposta dalla Spaggiari («*Amore* sostituisce in Dante l'*Agricola* celeste che prepara la terra dell'anima a ricevere il seme della buona novella»[53]); del resto, il *manubrium aratri* della mente è affine all'*apex mentis* (*Due donne in cima della mente mia* (30.1), *così de la mia mente tien la cima* (43.17)), nonché sinonimico rispetto all'Amore che *ditta dentro* (*Pg* 24.54). Resta da spiegare come una canzone tanto importante (anche dal punto di vista metrico, essendo un esempio di fronte indivisa superata dalle volte «sillabis et carminibus») non sia stata conservata. Si potrebbe ipotizzare che questa poesia chiudesse la prima redazione della *Vita Nova* al posto del sonetto *Oltre la spera*, celebrando il trionfo di Amore anziché quello di Beatrice; ciò si accorderebbe con la citazione del *De vulgari*, anteriore alla stesura del secondo finale del prosimetro e all'inizio del poema. In tale prospettiva sarebbe stato Dante stesso a far sparire ogni traccia della canzone, composta appositamente e non circolata in tradizione extravagante.

Gorni riassume l'ipotesi della doppia redazione in questi termini: «In prima stesura, la *Vita Nova* si sarebbe chiusa sull'episodio della Donna Gentile, e solo dopo il 1312 (il 1308, secondo Nardi) Dante avrebbe operato la giunta dei paragrafi 28-31 (o, per l'ultimo Nardi, del solo 31). L'obiezione principale mossa a suo tempo dal Barbi è che non resta traccia di tale presunto rimaneggiamento nella tradizione manoscritta: il che, a rigor di logica, non è una prova contro; significa solo che questa prova positiva fa difetto ai suoi avversari. Anche a mio parere l'ipotesi di una doppia redazione è troppo onerosa petizione di principio: anche se [...] la nuova suddivisione in trentuno paragrafi, riconosciuta come originale nella tradizione più antica e qui rimessa in auge per la prima volta, sembra isolare l'appendice beatriciana fuori da una primitiva, seducente simmetria a base nove, proprio come un segmento testuale aggiunto in un secondo tempo»[54]. Responsabile dell'eliminazione del primo finale, così come della canzone *Traggemi de la mente*, altri non sarebbe che l'autore, determinato a non lasciare traccia di un'esperienza letteraria ormai superata dal progetto rivoluzionario della *Comedìa*.

Se tale ipotesi fosse corretta, nel secondo libro del *De vulgari* Dante citerebbe, del suo repertorio poetico, tre canzoni della *Vita nova* (*Donne ch'avete*, *Donna pietosa* e *Traggemi de la mente*), tre extravaganti sull'amore (di cui due 'petrose', *Al poco giorno* e *Amor, tu vedi ben*, e una guinizzelliana, *Amor che movi*) e tre di tipo morale (*Amor che nella mente*, commentata nel terzo libro del *Convivio*, e *Doglia mi reca* e *Poscia ch'Amor*, anch'esse verosimilmente destinate alla medesima opera).

RD III 8-9 una saetta che m'asciuga un lago
del cor pria che sia spenta.

Lo stesso De Robertis, che lascia a testo l'articolo indeterminativo maschile dei manoscritti, ammette che «*un* seguito da *del* è sintassi impacciata», anche se prova a intenderlo 'un intero', «con ricarica della metafora»; ma il significato forte ('uno solo', non già 'un intero') non è ammissibile quando segua il complemento (ad es., *O voi che*

---

53 Barbara Spaggiari, «‹Traggemi de la mente amor la stiva› (VE II, xi, 5)», in: *Dante Alighieri 1985. In memoriam Hermann Gmelin*, Tübingen, Stauffenburg, 1985, p. 206.

54 «La *Vita Nova* nell'opera di Dante», in: Dante Alighieri, *Vita Nova*, a cura di Guglielmo Gorni, Torino, Einaudi, 1996, p. xx.

siete due dentro ad un foco (*If* 26.79)). Giunta non si pone il problema, anche se cita il noto passo del poema (*nel lago del cor* (*If* 1.20))[55] e si dilunga sulla metafora per precisare, sulla scorta della *sposizione* in prosa, che designerebbe un ricettacolo di lacrime, non di sangue[56]. Meglio tornare al testo di Barbi e Contini, tutt'al più con un articolo aferetico (*'l lago*), che meglio spiega la genesi dell'errore (**llago* > **lago* > *un lago*, anche per eco di *una*).

RD IV 12 e t'ho trovato memoria scioccuzza,

Alla palese infrazione della legge Tobler-Mussafia si può porre rimedio leggendo *et ò* (cfr. *ed ò trovato tuta mia ventura*[57]), tenuto conto che l'intero sonetto è scritto in seconda persona, per cui il pronome non è indispensabile. Se per Contini, sulla scorta di Barbi, è fuori discussione che la lirica sia «in bocca d'Amore», Giunta è più dubbioso: «il senso è troppo incerto perché questa possa essere altro che un'ipotesi». Tuttavia è proprio il rifiuto di attribuire i versi ad Amore a rendere oscuro il significato: il dio, dopo aver visto Sennuccio vestito con affettata eleganza (*così polito in su la assettatuzza*), pensa di concedergli la donna amata, ma a uno sguardo più approfondito si rende conto che il suo innamoramento è superficiale[58], per cui lo rinnega come *fedeluzzo*.

RD VII 9 Questo assedio grande ha posto Morte

Sarebbe l'unica occorrenza di *assedio* quadrisillabo nella lirica delle origini; ma al v. 2 il sostantivo non è dieretico (*al grande assedio de la vita mia*). Più probabile lo scambio tra il dimostrativo *Cotesto* (con sfumatura «di condanna»[59]) e *Questo*, per cui cfr. *If* 3.89 (*pàrtiti da cotesti che son morti*), dove Pa legge *questi*.

RD XI 9-11 Po' conoscete ch'i' v'ho dato il core
e siate donna di tanta valenza,
degnateme tener per servidore.

Giunta, più che a un idiomatismo («il congiuntivo per l'indicativo» che «ancora sopravvive nel fiorentino parlato» [De Robertis]), pensa giustamente a un costrutto paraipotattico, ma non osa cambiare l'interpunzione mettendo una virgola dopo *core* e due punti dopo *valenza*: «Posto che sapete che vi ho dato il cuore, allora siate donna di tanto valore: degnate...».

---

55 Si aggiunga *dal vel del cor* (*Pd* 3.117).

56 Ma Giuseppe Marrani («Amoroso galateo dantesco. La ballata *Donne, io non so* e la fortuna trecentesca della *Vita Nova*», in: *Le «Rime» di Dante*, Atti del convegno di Gargnano sul Garda 25-27 settembre 2008, a cura di Claudia Berra e Paolo Borsa, Milano, Cisalpino, 2010, pp. 59-82) rileva giustamente l'incomprensione, da parte dell'estensore della *razo*, dell'avversativa *Ver è* del v. 7 rispetto alla relativa *che l'anima contenta* (pp. 72-74).

57 Monte Andrea, cit., son. 26, v. 13, p. 147.

58 Cfr. Cavalcanti, 27.15-16: *In quella parte dove sta memora / prende suo stato*. Altro riscontro cavalcantiano è il sonetto *Guata, Manetto, quella scrignutuzza*.

59 Vd. EncDant., s. *cotesto*, a cura di Riccardo Ambrosini.

RD XIIIb 9-11 Però consiglio vostra desïanza
mettere avanti ciò che 'l cor voglioso,
servendo, rechieresse vostr'amanza;

Sintassi ingarbugliata, variamente risolta dagli editori. Giunta propone in nota di integrare *a* davanti a *ciò*, ma in questo modo si dovrebbe sottintendere il complemento *d'amore*. A partire dalla variante del Magliabechiano *rechieresse* (vs *richiedete*) promossa a testo da De Robertis, si può congetturare un *rechieress'a* e intendere: 'Pertanto consiglio il vostro desiderio di porre innanzi ciò che il cuore bramoso nel servire richiedesse alla vostra amata'. Cfr. *Perdón richero a voi s'oltraggio parlo* (Amico di Dante, son. 44, v. 12, in *PD*, II, p. 762); *non serve ciò che richiede volere* (Davanzati, canz. 59, v. 14, p. 199). Per l'oggetto astratto con il verbo *consigliare* cfr. Davanzati, canz. 24, v. 33, p. 90: *consigli mia gran pena, / che la sostegno apena.*

***

L'edizione commentata della *Vita Nova* a cura di Guglielmo Gorni riproduce sostanzialmente quella einaudiana del 1996, con gli opportuni aggiornamenti e alcune modifiche, due delle quali in sede testuale, a livello di interpunzione: lo spostamento di una concessiva nel periodo seguente (4.2) e di un avverbio all'interno del discorso diretto (14.22, v. 42). Mentre la seconda correzione pare condivisibile (*che mi dicean: "Pur morra'ti, morra'ti!"*), data la corrispondenza con la prosa («che mi diceano: "Tu pur morrai"» (14.4)), la prima sembra logicamente infondata, poiché la frase «Avegna che non tanto fosse lontano lo termine del mio andare quanto ella era» rettifica la relativa locativa precedente («ov'era la gentil donna ch'era stata mia difesa»), spiegando al lettore che la meta del viaggio era più vicina del luogo in cui dimorava la donna; la seconda concessiva («e tutto ch'io fosse alla compagnia di molti») rileva il contrasto tra l'allegra socialità dell'occasione e l'introversa cupezza di Dante («quanto alla vista l'andare mi dispiacea»). Gorni osserva che «in K e M c'è un punto prima di "Avegna"» [792]; tuttavia basta rilevare, ad esempio, che nel medesimo capitolo K reca un punto prima della relativa coordinata «e che tti converrà mostrare ad altri» (6), mentre nel capitolo successivo M divide con un punto la relativa «che comincia» dal sintagma nominale «questa ballata» (16). Ma se anche i copisti in questione avessero inteso la prima concessiva coordinata alla seconda, ciò non potrebbe valere come argomento dirimente. Si aggiunga che la concessiva introdotta da *avegna che*, a inizio di periodo, nel prosimetro è sempre preceduta dalla congiunzione *E* (1.10, 7.6, 14.13, 19.2).

Sulla veste linguistica non vi sono ripensamenti di Gorni circa il privilegiare, per ciascun allotropo, «l'attestazione preminente nella tradizione antica, con speciale riguardo a quella di β, purché in forme non esclusive e idiosincrasiche» [786]. Ciò comporta un inevitabile livellamento[60], esito antitetico rispetto a quello conseguito da Stefano Carrai[61], che «nella sua edizione del libello dantesco è [...] ritornato al metodo consolidato del manoscritto unico di riferimento, affidandosi per la veste linguistica al solo Chigiano»[62],

[60] Vd. Paolo Trovato, *Il testo della "Vita Nuova" e altra filologia dantesca*, Roma, Salerno, 2000, pp. 23-49.

[61] Dante Alighieri, *Vita nova*, a cura di Stefano Carrai, Milano, Feltrinelli, 2009.

[62] Roberto Rea, «La Vita Nova: questioni di ecdotica», *Critica del testo* XIV I (2011), p. 268.

manoscritto equiparato da Contini, per autorevolezza formale, al Vaticano latino 3793 e al codice del *Fiore* di Montpellier[63]. Basti vedere il secondo verso del sonetto *Oltre la spera*, che solo nel Chigiano mantiene il vocalismo siciliano del possessivo, con apocope postvocalica: *passa 'l sospiro ch'esce del me' core*[64]. Variante in apparenza priva di significato, che però determina un'allitterazione in *e*, altrimenti oscurata dal fiorentino *mio*.

Un discorso a parte meritano le lezioni del Chigiano non accolte da Gorni, promosse invece a testo da Carrai[65]. Si tratta di aggiunte che fanno «sistema e quindi non possono essere valutate caso per caso, ma impongono all'editore una scelta univoca» (Rea, p. 238). Sul versante delle implicazioni stemmatiche, come ha dimostrato Rea, poiché il Boccaccio copista dell'autografo toledano persegue «costantemente interventi di tipo semplificatorio in prossimità dei passaggi tra prosa e poesia» [ivi, 244], anche a danno di lezioni presenti in Beta, non è necessario postulare una contaminazione tra *b* (To) e il secondo subarchetipo. Tuttavia risulta difficile spiegare per quale ragione in Beta siano scomparse proprio le formule introduttive conservate nel Chigiano, poiché non si tratta di espunzioni sistematiche come quelle operate da Boccaccio. Vediamole nel dettaglio:

13.11 – qui appresso è l'altro sonetto sì come dinançi avemo narrato [*tra* Voi che portate *e Sè tu colui*]
22.4 – e questa è la cançone che comincia
25.3 – e questo è desso
26.5 – E questo è 'l sonetto che comincia
28.7 – Et questo è 'l sonetto che comincia qui
30.9 – E questo è 'l sonetto che comincia qui

L'ipotesi più economica, a rigor di logica, è che al copista del Chigiano premesse introdurre sempre i testi poetici, cosa che avviene senza differenze tra i due subarchetipi solo in otto casi (3.3, 14.16, 17.9, 21.3-4, 23.7-8, 24.4, 28.6-7, 29.7-8), peraltro in ragione di peculiari esigenze discorsive. Ed è proprio la formula di 13.11, accolta da Barbi perché meno stereotipata delle altre, a denunciare il carattere spurio di tutte queste giunte: Dante, infatti, nel prosimetro non ricorre mai al plurale maiestatico[66]; in particolare, con il verbo *narrare*, sarebbe dantesco il passivo («quattro cose sono in esso narrate»

---

63 Gianfranco Contini, *Breviario di ecdotica*, Torino, Einaudi, 1990, p. 19.

64 Cfr. *Sì alta amanza à pres'a lo me' core* (*PSS*, Giacomo da Lentini, 30.1 [dalla seconda mano fiorentina del Laurenziano]); *allor disïa 'l me' cor drudo avere* (Cavalcanti, 46.14 [nello stesso Chigiano]). Ben cinque le occorrenze di *me' cor* nel *Detto d'Amore* (vv. 40, 77, 174, 226, 246) e altrettante nel *Fiore* (7.6, 46.13, 60.14, 152.3, 181.7 [*core*]).

65 Vd. Stefano Carrai, «Per il testo della "Vita Nova". Sulle presunte *lectiones singulares* del ramo k», *Filologia italiana* II (2005), pp. 39-47; Guglielmo Gorni, «Appunti di filologia e linguistica in margine alla lingua della *Vita Nova*», *SD* LXXIV (2009), pp. 1-37.

66 A fini argomentativi e didattici è impiegata la prima persona plurale laddove s'intende coinvolgere i lettori in una discussione scientifica, com'è nella digressione sulla prosopopea d'Amore («se volemo cercare [...], noi non troviamo» (16.4), «se noi vedemo» (16.8)) o nella preterizione sulla morte di Beatrice («se volemo guardare» (19.2)) o nel discorso sul numero tre («sì come vedemo» (19.6)).

(9.11), «per quello che narrato è dinanzi» (17.8), «tutto ciò che narrato è in questa ragione» (24.4)). Ma nemmeno la sequenza «qui appresso» ha sapore di autenticità nella sua ridondanza[67]; lo stesso vale per «comincia qui», zoppa imitazione del didascalico «comincia quivi» impiegato nelle divisioni (1.24, 2.18, 3.7, 3.12, 4.13, 5.23, 6.10, 8.9, 9.11, 10.26-27, 11.6-7, 12.5-6, 13.11, 13.16, 14.30-31, 15.10-11, 17.14-15, 20.3-6, 21.4, 23.4-5, 26.4, 27.7, 30.8), non nelle semplici introduzioni ai versi.

Un'altra idiosincrasia del Chigiano riguarda l'omissione degli incipit delle poesie a mo' di titolo quando essi le precedono immediatamente: ad es., «E cominciai allora questo sonetto, lo quale comincia [*A ciascun'alma presa.*] || A ciascun'alma presa e gentil core» (1.20-21). Potrebbe anche trattarsi di omeoteleuto, ma la frequenza delle lacune (2.13, 4.8, 5.16, 6.7, 7.10, 8.3, 9.6, 10.14, 11.2, 12.1, 15.6, 17.4, 18.2)[68] fa pensare a un intervento consapevole del copista; e, non casualmente, le formule introduttive di cui sopra omettono accuratamente l'intitolazione incipitaria.

Per quanto riguarda la divergenza fra il testo poetico e la 'divisione' al v. 55 della canzone *Donne ch'avete* (*Voi le vedete Amor pinto nel viso* (10.23) vs «nella seconda [*parte*] dico della bocca, la quale è fine d'amore» (10.31)), in aggiunta al mio contributo sulla congettura *riso*[69], si osservi che l'aspra condanna medievale, originata dal motto biblico «Fatuus in risu inaltat vocem suam» (*Sirach* 21.23), può avere influenzato la sostituzione con *viso*, nonché, prima ancora, indotto Dante all'*excusatio non petita* circa il saluto della donna (10.31).

Al v. 3 della canzone *Gli occhi dolenti* (*sì che per vinti son rimasi omai* (20.8)) andrà accolta l'ottima proposta di Carrai (*pervinti* con prefisso elativo, come in *pertrattato* di *Pg* 29.133 e *pertrattate* di *Cv* 4.19.1)[70]; Gorni in nota ammette che «il costrutto *per vinti ... rimasi* non convince appieno».

***

Nell'introduzione al *De vulgari eloquentia* Mirko Tavoni offre al lettore un'affascinante ricostruzione del pensiero linguistico di Dante che incrocia i dati culturali, storici e biografici. Il primo tassello del mosaico concerne la socialità del linguaggio, concetto tratto dalla filosofia politica di Aristotele; segue la messa a fuoco della distinzione tra *locutio vulgaris* («il parlare naturale, fondato sull'uso») e *locutio secundaria* o *gramatica* («una lingua di secondo livello, codificata in modo riflesso, fondata sull'arte»), quest'ultima necessaria «per reagire alla mutevolezza delle lingue volgari nello spazio e nel tempo».

---

67 Diversamente in *Pd* 9.113 (*che qui appresso me così scintilla*), dove *appresso* è preposizione.

68 Il problema non si pone più a partire da 20.1, perché la divisione precede sempre il componimento.

69 Luigi Spagnolo, «Il riso di Beatrice», *Letterature straniere &. Quaderni della Facoltà di Lingue e Letterature Straniere dell'Università degli Studi di Cagliari* IX (2007), pp. 261-270.

70 Vd. *Vita nova*, a cura di Carrai, p. 29. Cfr. anche la nota al v. 7 (*ma de perordinata costumanza*) del sonetto *Misura, providentia e meritanza* di Federico II (cit., p. 36).

Di estremo interesse l'analisi della «linguistica biblica»[71], ovvero delle riflessioni sull'origine del linguaggio a partire dal testo sacro, per le quali Tavoni cita il precedente agostiniano del commento *De Genesi ad litteram*, dal quale Dante si discosta soprattutto nell'individuare il primo dialogo tra l'uomo e Dio: esso, secondo Agostino, che si attiene alla lettera del racconto biblico, si svolse al momento della proibizione relativa all'albero della conoscenza del bene e del male[72], mentre per Dante, che pure cita l'episodio del peccato originale (1.4.2-3), creatore e creatura parlarono tra loro fin dall'inizio, quando Adamo, ricevuta l'anima per insufflazione all'interno del Paradiso terrestre, chiamò *Deus* ovvero, in ebraico, *El* (1.4.4)[73]; Dante invece concorda con Agostino sul fatto che Dio parlò attraverso segni sensibili («in aliqua specie corporali» (*De Gen.*, 8.18.37)[74], «cum [...] moveatur aer [...] imperio Dei [...] ad quedam sonare verba» (*DVE* 1.4.6)).

Un problema di traduzione e insieme di teoria linguistica riguarda l'*ydioma triphárium* che gli uomini portarono in Europa con l'ondata migratoria post-babelica (1.8.2): Tavoni rende l'espressione con «tre idiomi» (a differenza dei traduttori precedenti) spiegando in nota che la tripartizione è «attuale, non potenziale». Ciò si accorda con quanto detto ai paragrafi successivi (3-5) circa i tre *ydiomata* ricevuti *in vindice confusione*, corrispondenti ai domìni germanico-slavo, greco e romanzo. Resta da capire perché Dante preferisca al semplice numerale (*tria*) l'aggettivo *tripharius*, che nelle altre occorrenze del trattato significa «diviso in tre» (1.8.5, 1.9.2, 1.10.1), sempre in riferimento all'idioma romanzo. In questa sede mi limito a ipotizzare che il singolare *ydioma triphárium* di 1.8.2 abbia valore distributivo, a indicare la lingua potenzialmente tripartita che ciascuna comunità di migranti portava con sé; si obietterà che l'unico *ydioma* davvero *tripharium* è quello romanzo, nelle sue suddivisioni tra *Yspani* (provenzali e catalani), *Franci* e *Latini*: nondimeno, data l'incompiutezza del trattato, non è inverosimile che Dante abbia inizialmente pensato di estendere la forzata tripartizione dell'area romanza anche ai *vulgaria* settentrionali (ad es., *Sclavones*, *Teutonici*, *Anglici*, cui poi aggiunse

---

71 Vd. Zygmunt / G. Barański, «Dante's Biblical Linguistics», *Lectura Dantis: a forum for Dante research and interpretation* V (1989), pp. 105-143.

72 Si noti questa differenza, che funge da discrimine tra una concezione iussiva del linguaggio (Dio comanda o vieta, l'uomo ubbidisce) e una empatica (l'uomo chiama, Dio risponde).

73 Nel discorso di Adamo (*Pd* 26.103-142) *El* diventa il secondo nome di Dio, scalzato da *I* (v. 134), lezione che diede non pochi problemi ai copisti e chiosatori antichi, nonché agli editori moderni. Lo stesso Scartazzini, dopo aver esposto varianti e interpretazioni, getta la spugna: «per noi questo rimane ancor sempre uno dei non pochi luoghi oscuri della *Divina Commedia* [...] È una confessione assai umiliante per un commentatore; non di rado tuttavia la *docta ignorantia* è meglio dell'arguzia che si lusinga di comprendere ogni cosa» (*La Divina Commedia di Dante Alighieri riveduta nel testo e commentata da G. A. Scartazzini*, Leipzig, Brockhaus, 1900², *ad l.*). Senza invocare la Cabbala o il principio di unità (I = 1), pare più semplice spiegare il teonimo con il medesimo pragmatismo del *cheese* cui ricorrono i fotografi: la vocale *I*, infatti, costringe al sorriso, espressione del volto che Dante poteva ritenere naturale da parte del «primo parente» nei confronti del suo creatore. Per le altre implicazioni linguistiche si veda più avanti.

74 Passo non citato da Tavoni, ma molto pertinente, soprattutto laddove Agostino esclude che Dio possa aver parlato per telepatia («intus in mente secundum intellectum»).

Ungari, *Saxones* e altri popoli) e a quelli greci (dei quali però era incapace di discutere con cognizione di causa).

Tavoni tende a sminuire l'evoluzione dantesca dal *De vulgari* alla *Comedìa*, in polemica con Bruno Nardi; anzi sottolinea che «Dante non è mai stato tanto "laico" quanto lo è nel *De vulgari*» [1076]. Tuttavia non si può non rilevare la differenza tra il principio dell'origine divina del linguaggio (*DVE* 1.6.4)[75] e quello della sua naturale formazione da parte dell'umanità (*Pd* 26.130-132)[76]: «La Bibbia, nel narrare che Dio comandò ad Adamo d'imporre un nome a tutti gli animali della terra [...], non dice affatto che i nomi imposti gli fossero rivelati da Dio; e se alcuni Padri lo affermarono, altri sostennero più o meno apertamente il contrario»[77]. Dunque, nel *De vulgari*, Dante attribuisce a Dio un potere maggiore di quello attestato dalle Sacre Scritture (*Gen.* 2.19-20). Inoltre la *locutio* di Adamo sarebbe stata immutabile e universale: «Hac forma locutionis locutus est Adam; hac forma locutionis locuti sunt omnes posteri eius usque ad edificationem turris Babel, que "turris confusionis" interpretatur; hanc formam locutionis hereditati sunt filii Heber, qui ab eo dicti sunt Hebrei» (1.6.5). Di qui l'apologia della lingua ebraica, parlata anche dal Figlio di Dio: «Fuit ergo hebraicum ydioma illud quod primi loquentis labia fabricarunt» (1.6.7). Antitetica la spiegazione di Adamo nel poema: *La lingua ch'io parlai fu tutta spenta / inanzi che a l'ovra inconsummabile / fosse la gente di Nembròt attenta; / ché nullo effetto mai razïonabile, / per lo piacere uman che rinovella / seguendo il cielo, sempre fu durabile* (*Pd* 26.124-129). Pare più moderna, ovvero più 'laica', la concezione della naturale mutevolezza delle lingue, senza sfumature di biasimo. Ma nella prospettiva del *De vulgari* il castigo inflitto per l'edificazione della torre babelica è duplice: l'umanità si divide in diverse comunità di parlanti, e i multiformi idiomi sono costretti a evolvere[78]. Nondimeno la punizione è quella di un padre misericordioso: «O sine mensura clementia celestis imperii! Quis patrum tot sustineret insultus a filio? Sed exurgens non hostili scutica sed paterna et alias verberibus assueta, rebellantem filium pia correctione nec non memorabili castigavit» (1.7.5). Verosimilmente il «pregiudizio teologico» del *De vulgari* (Nardi) affonda le radici nel movente psicologico del trattato stesso: l'atto di sottomissione a un dio-ventriloquo, che dà una *certa forma locutionis* ad Adamo e *ydiomata* corruttibili ai peccatori di Babele; la visione della *gramatica* come rimedio artificiale al castigo babelico; la disperata ricerca di una lingua altamente

---

75 «Redeuntes igitur ad propositum, dicimus certam formam locutionis a Deo cum anima prima concreatam fuisse. Dico autem "formam" et quantum ad rerum vocabula et quantum ad vocabulorum constructionem et quantum ad constructionis prolationem: qua quidem forma omnis lingua loquentium uteretur, nisi culpa presumptionis humane dissipata fuisset, ut inferius ostendetur». Dunque lessico, sintassi e pronuncia del linguaggio adamitico sarebbero dono diretto del creatore.

76 *Opera naturale è ch'uom favella; ma così o così, natura lascia / poi fare a voi, secondo che v'abbella.*

77 Bruno Nardi, *Dante e la cultura medievale*, Roma/Bari, Laterza, 1990², p. 191 (*Il linguaggio*).

78 Secondo Tavoni, «la torre di Babele nel trattato si spiegherebbe non già come residuale pregiudizio teologico, ma all'opposto per la sua superiore razionalità eziologica» [1082]. Tuttavia, se il mito biblico aiuta a giustificare il passaggio dall'unità alla pluralità linguistica, esso non è necessario per il concetto di mutamento linguistico, che infatti nella terza cantica del poema figura come elemento intrinseco della stessa facoltà di eloquio.

selettiva per versificare sui tre *magnalia* (*amor*, *salus*, *virtus*). Il *vulgare illustre* viene di fatto a coincidere con la lingua dello stilnovismo[79]: basti citare, a proposito del lessico proibito, i vocaboli puerili *babbo* e *mamma* (2.7.4), i melensi *dolciada* e *placevole*, i lubrichi *femina* e *corpo*, esclusi dalle rime anteriori alla *Comedìa*[80] (ovviamente fatta eccezione per il *Fiore*[81] e il *Detto*[82], nonché per i comico-realisti e la poesia religiosa). Il plurilinguismo del poema ammette non solo *femmina/-e* (dieci occorrenze)[83] e *corpo* (ben cinquantasei), ma anche *babbo* (*If* 32.9) e *mamma* (*If* 32.9; *Pg* 21.97, 30.44; *Pd* 14.64, 23.121), nonché il rimante *mammella* inserito nel paragone tra l'infante e il poeta, incapace di esprimere l'ineffabile mistero della Trinità (*Pd* 33.108). La sfera della corporeità e del realismo, bandita dal *De vulgari*, ha pieno diritto d'asilo nella *Comedìa*, dall'*infima lacuna de l'universo* fino alle vette dell'Empireo, senza eccessiva rigidità di censura diafasica.

Sul versante delle innovazioni ecdotiche, si segnalano alcuni miglioramenti, rispetto al testo fissato da Mengaldo, relativi all'interpunzione (1.1.2, 1.4.5, 1.9.10, 1.16.3-4, 2.2.4, 2.12.8, 2.13.6), nonché a varianti adiafore (*fanti* (1.13.2) vs *fatti*, *plage* (1.14.6) vs *plaghe*, *vidimus* (1.14.7) vs *audivimus*, *venusta* (2.3.4) vs *vetusta*, *igitur* (2.9.4) vs *igitur scilicet*). Ottima la difesa della lezione unanime dei manoscritti *nisi* (2.6.7), interpretata come «participio passato di *nitor* 'partorire', autorizzato da Uguccione» [1121], contro l'emendamento *usi* di origine cinquecentesca. Altrettanto sensata pare l'espunzione della relativa *quod dictum est* (2.9.5), definita da Tavoni «zeppa» [1487], nonché il *facere* congetturale del Rajna (2.1.3). Ingegnosa e calzante la congettura (non segnalata nella nota al testo [1117-1122]) *coartantur* (2.12.7) al posto dei tràditi *cantatur* e *cantantur*.

Non si ravvisa invece la necessità di correggere la lezione *et cetera* (2.7.4), né con il prosastico *creta* proposto da Tavoni (perché Dante avrebbe dovuto sconsigliare una parola tanto specifica, per di più già estranea alla lirica?), né con *cetra*, benché quest'ultima parola e la precedente (*greggia*) siano «vocabula [...] silvestria propter austeritatem», almeno secondo la tradizionale tripartizione della *rota Vergilii*, che però Tavoni ritiene «allotria rispetto alla qualità intrinseca del lessico volgare» [1462]. Tuttavia qui Dante codifica il lessico dei poeti volgari *tragici*, restando all'interno della suddetta tri-

---

79 In ordine d'autore, sono citate le canzoni di Guinizelli (*Madonna, 'l fino amore* (1.15.6), *Al cor gentil* (2.5.4), *Tegno de folle empresa* (2.6.6), *Di fermo sofferire* (2.12.6)), di Cino (*Digno sono eo di morte* (2.2.8), *Non spero che giamai* (2.5.4), *Avegna che io aggia* (2.6.6)), di Cavalcanti (*Poi che di doglia* (2.6.6), *Donna me prega* (2.12.3)), nonché quelle già menzionate dello stesso Dante, *amicus* di Cino.

80 Nella terza canzone del *Convivio* si legge: *L'anima cui adorna esta bontate / non la si tène ascosa, / ché dal principio ch'al corpo si sposa / la mostra infin la morte* (vv. 121-124). Tuttavia l'argomento (la generazione dell'essere umano) rende quasi necessario l'impiego del sostantivo. Altre due eccezioni, la canzone giovanile *Lo doloroso amor* (v. 32) e la 'petrosa' *Amor, tu vedi ben* (v. 34). Si aggiunga che *femina* e *corpo* non sono parole del lessico cavalcantiano; in Guinizzelli *corpo* ricorre solo una volta (*Madonna, il fino amor*, v. 70), nel sintagma assonante-consonante *corpo morto*; in Cino *corpo* compare dieci volte.

81 Quindici occorrenze di *femina* (59.7, 61.5, 72.14, 157.1, 157.11, 161.1, 163.9, 167.5, 168.3, 179.10, 182.10, 188.3, 190.1, 191.3, 219.4), tre di *corpo* (68.7, 110.2, 229.7).

82 Una di *corpo* (v. 385).

83 *If* 4.30, 18.66, 18.89, 20.41; *Pg* 8.77, 19.7, 21.2 [*femminetta*], 23.95, 24.43, 29.26.

partizione; ma, poiché nella prosa del *Convivio* è attestato quattro volte *cetera* 'cetra' (1.9.3, 1.11.11 [due occorrenze], 2.1.4), si può leggere «*greggia* et *cetera*», senza emendare. Si aggiunga che nel trattato non ricorre mai la formula omissiva *et cetera*; che si ritrova invece, solo abbreviata e dopo citazione, nella *Monarchia* (3.9.18, 3.10.14).

Preziosissima la ricostruzione della trafila che ha condotto dalla lezione *mara/marra* dei manoscritti (1.14.5) a *magara* (Maffei, sulla scorta di una nota del Trissino), avverbio estraneo ai volgari settentrionali, come giustamente rileva Tavoni. Questi esclude che il toscano (e sardo) *marra*, seppure scempiato, possa essere stato scelto da Dante come esempio di vocabolo «irsutum et yspidum» proprio di bresciani, veronesi, vicentini e padovani. Ma la congettura promossa a testo, *maia!* (o, in alternativa, *maiar*)[84], ha ben poco di aspro, essendo una banale dissimilazione del diffuso *magna/magnar*, peraltro non attestata nella banca-dati dell'*OVI*[85]. Risulta invece illuminante il brano del veronese Gidino da Sommacampagna citato da Tavoni a proposito di *marra*: «Nela lamara – non va la mara», con la glossa «quando questa dictione simplice 'lamara', che significa una fossa cum pantano, fi astiçata con queste due dictione, *videlicet* 'la' e 'mara', che significa "la çappa da çappar la terra"»[86]. Nella stessa opera si legge «Sozza lamara – deturpa le mura», così chiosato: «questa simplice dictione 'lamara', che significa "una fossa cum acqua e con pantano", fi bestiçata con queste due dictione, *videlicet* 'le' e 'mura'» [162]. Il sostantivo *lamara* potrebbe derivare dal latino *lama* (affine a *lacus*), con suffisso *-ara*, come *fiumara* da *fiume*; tuttavia per l'origine del femminile *lamarazza*, di area settentrionale, che insieme con l'allotropo *lamarazzo* designa una «cavità di origine carsica con fondo argilloso invaso da acque stagnanti»[87], il *DEI* propone il vicentino *làmara* 'brughiera' (da cui i toponimi del tipo *Làmara*), che a sua volta verrebbe dal latino *lamŭla*[88], con assimilazione vocalica e dissimilazione di *l-l*[89]. Che si tratti della

---

84 Nello Bertoletti, «Una proposta per "De vulgari eloquentia", I xiv 5», *LeSt* XLV (2010), pp. 3-19.

85 Le più antiche occorrenze della forma proposta citate da Bertoletti risalgono a uno strambotto bergamasco del Quattrocento (*maia* 'mangiare' e *maias* 'mangiassi' [9]) e a un glossario veneto-tedesco (*maiaron* 'ghiozzo' [ivi]). A fronte di una «netta prevalenza di *magnar*, *manzar* o *mangiar* nelle scritture volgari» [11], i riscontri più numerosi riguardano l'onomastica, in particolare i composti imperativali del tipo *Maiavacca*, sui quali tuttavia potrebbero avere influito sia il verbo *MALLEARE [11 n. 30] sia, più banalmente, l'omissione del 'titulus' (*Maniavacca*), come lo stesso Bertoletti ipotizza nel participio *maià* 'mangiato' di un poemetto veronese sul Giudizio Universale [9 n. 16]. Inoltre *maia*, nell'antico vicentino, significa *maglia* (vd. Domenico Bortolan, *Vocabolario del dialetto antico vicentino. Dal secolo XIV a tutto il secolo XVI*, Vicenza, S. Giuseppe, 1893, p. 167).

86 *Trattato e Arte deli Rithimi Volgari*, riproduzione fotografica del cod. CCCCXLIV della Bibl. Capit. di Verona, testo critico a cura di Gian Paolo Caprettini, Vago di Lavagno (VR), La Grafica Editrice, 1993, pp. 165-166.

87 *GRADIT. Grande dizionario italiano dell'uso*, ideato da Tullio De Mauro, Torino, UTET, 2007.

88 Vd. Giovan Battista Pellegrini, *Toponomastica italiana: 10.000 nomi di città, paesi, frazioni, regioni, contrade, fiumi, monti spiegati nella loro origine e storia*, Milano, Hoepli, 1990, p. 187.

89 Da *lamàra/làmara* potrebbe derivare l'antico *lamarica* 'lumaca', il cui plurale, *lamariche*, ricorre due volte nel ricettario di Piero Ubertino da Brescia (*Ricette per gli*

forma piana o di quella sdrucciola, un copista comunque poteva facilmente leggere *la mara*, con discrezione dell'articolo, ed espungere la prima sillaba, considerandola superflua per l'esemplificazione all'interno di un testo latino. Si noti che *lama* vanta tre attestazioni nella *Comedìa* (*If* 20.79, 32.96; *Pg* 7.90), e la voce ricorre spesso «in testi vicini alla cultura dantesca come le *Derivationes* di Uguccione, il *Catholicon* di Giovanni da Genova, il *Papias Vocabulista* che c'informano minuziosamente come "*Lama*... est locus voraginosus"; "*Lamae* sunt confractiones viarum"; "*Lama*... piscina dicitur a quibusdam barbaris": e può essere che il poeta alla ricerca di 'colori' per i suoi paesaggi infernali ne tenesse conto» (EncDant., s. *lama*, a cura di Bruno Basile). Si aggiunga che la *rudis asperitas* biasimata da Dante in questo variegato gruppo settentrionale è ben rappresentata tanto dall'eventuale pronuncia proparossitona quanto dall'uscita *-ara*[90], che nel lessico dantesco non è mai impiegata per la formazione di sostantivi. Nondimeno questa congettura non può essere promossa a testo, restando un'ipotesi di lavoro, cui se ne potrebbero aggiungere altre: sarebbe quindi più corretto, in questo caso, ricorrere alle 'cruces'.

Verosimile, in base ai dati storico-biografici disponibili, la tesi della composizione bolognese, fra la metà del 1304 e l'inizio del 1306; ma Tavoni si spinge oltre, ipotizzando che il *De vulgari* sia stato scritto in omaggio al regime bianco di Bologna. Un indizio di segno propriamente politico, tolta la quasi inevitabile valorizzazione dei poeti Guinizzelli e Cino (giurista formatosi a Bologna), nonché della cultura universitaria o del volgare bolognese, sarebbe «il contenuto degli esempi retorici "dettati" da Dante (II VI 4)», che però corrispondono perfettamente al pensiero dell'autore, senza alcuna forzatura encomiastica. Due i maggiori argomenti contrari all'ipotesi che Dante abbia dedicato il testo ai Bianchi bolognesi e l'abbia interrotto in séguito alla loro disfatta: l'architettura complessiva dell'opera, che prevedeva almeno quattro libri (vd. 2.4.1, 2.4.6, 2.8.8), con un'ampiezza di analisi ben superiore alle contingenze storico-politiche; e, ancor più importante, la parallela interruzione del *Convivio*, che di certo non è teso a esaltare Bologna. Il vero difetto del *De vulgari*, che è poi la ragione principale della sua incompiutezza, sta nello schematismo della concezione dell'eloquenza, troppo ristretta nell'alveo della dottrina dei tre stili, contraddetta e dal plurilinguismo della *Comedìa*.

Nell'insieme la traduzione e il commento di Tavoni consentono di approfondire debitamente la lettura del trattato dantesco e di goderne a pieno l'esposizione scientifica, a tratti già moderna nell'univocità del lessico (si veda, ad es., la distinzione tra *locutio* 'facoltà di parlare', *ydioma* 'linguaggio post-babelico' e *vulgare* illustrata nell'introduzione [1080-1081]), facendo luce anche sulle più intricate questioni di geolinguistica (vd. la *mappa mundi* orosiano-isidoriana «T in O», un cerchio diviso in due, con l'oriente in alto, il nord a sinistra e il sud a destra [1077-1080]).

Luigi SPAGNOLO

---

occhi. Conoscimento de' sogni. Trattato sull'orina. Morsi di cani e loro conoscimento, a cura di Mahmoud Salem Elsheikh, Firenze, Ed. Zeta, 1993, pp. 39 e 75).

90 Essa, nel succitato Gidino, ricorre più volte in rima: *fornara* 'bottega di fornaio' [162], *lovara* 'trappola per lupi' (ivi), *latara* 'balia' [166], nonché i toponimi *Soggiara* e *Lizzara* [185].